

BONNEAU

ALCIDE

CURIOSA

Alcide Bonneau

Curiosa

«Public Domain»

Bonneau A.

Curiosa / A. Bonneau — «Public Domain»,

Содержание

AVERTISSEMENT	5
I	6
II	8
III	10
IV	14
V	18
VI	21
VII	23
VIII	27
IX	34
X	37
XI	39
Конец ознакомительного фрагмента.	44

Curiosa Essais critiques de littérature ancienne ignorée ou mal connue

AVERTISSEMENT

Ce recueil est formé d'Études et de Notices placées en tête de réimpressions ou de traductions d'ouvrages curieux à quelque titre, qui ont été publiées depuis une dizaine d'années environ par M. Isidore Liseux. Voltaire disait, non sans une apparence de raison, qu'un livre qui n'a pas eu de nombreuses éditions mérite l'oubli dans lequel on l'a laissé tomber, et il aurait volontiers établi la valeur intrinsèque d'un ouvrage d'après le plus ou moins de facilité avec laquelle on se le procure. A ce compte nous aurions donc fait, M. Isidore Liseux et moi, une besogne bien inutile, car, à peu d'exceptions près, nous ne nous sommes guère occupés que de ce qui était rare, en quelque sorte inédit, et parfois introuvable. On ne peut cependant pas s'absorber éternellement, comme un prêtre de Bouddha regardant son nombril, dans la contemplation d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Shakespeare, de Dante, de Bossuet, et rééditer sans cesse, pour y découvrir de nouvelles sources d'intérêt et d'admiration, le *Télémaque*, les *Oraisons funèbres*, l'*Esprit des Lois*, ou le *Siècle de Louis XIV*! Qu'il soit bon de faire de ces chefs-d'œuvre incontestés sa nourriture habituelle, nous ne le nions pas; mais combien de livres pleins d'attraits et de mérites ont été submergés depuis trois ou quatre cents ans par la marée montante des publications nouvelles, et valent cependant la peine d'être tirés de la demi-obscurité où ils sommeillent! Le goût des choses anciennes nous portait tous les deux vers ces curiosités littéraires, qui sont, comme le disait très bien Paul de Saint-Victor, le dessert de l'esprit, après le repas substantiel des maîtres; et de notre collaboration journalière, l'un s'appliquant à les rechercher, l'autre à les traduire ou à les présenter, par une étude préliminaire, à un public restreint d'amateurs, est né ce volume. Les humanistes et les érudits de la Renaissance: Pogge, Laurent Valla, Érasme, Henri Estienne; les conteurs Italiens, de Boccace à Batacchi et à l'abbé Casti: Sacchetti, Firenzuola dont il n'existait aucune traduction Française, Pietro Aretino, si décrié et si inconnu; les poètes humoristiques, comme Pacifico Massimi, Lorenzo Veniero, Baffo, nous ont attirés tour à tour et insensiblement amenés à Nicolas Chorier, à l'auteur anonyme des *Heures perdues d'un cavalier Français* et aux conteurs du XVIIIe siècle: Crébillon fils et Voisenon.

Dans son ensemble, notre recueil forme une sorte de Supplément à l'histoire de la littérature Italienne et de la littérature Française, ses meilleures pages étant consacrées à des auteurs ou à des ouvrages sur lesquels les traités *ex-professo* ne fournissent que des notions inexactes ou confuses, quand ils ne sont pas absolument muets. Nous avons dû cependant, pour ne pas grossir le volume au-delà de toutes proportions, ne présenter qu'en abrégé quelques-uns de nos travaux, comme l'Essai sur les livres de Civilité, l'Étude historique qui précède la *Donation de Constantin*, de Laurent Valla, la Notice où nous avons définitivement résolu l'attribution à Nicolas Chorier des *Dialogues de Luisa Sigea*, l'Essai sur la langue érotique, préliminaire au *Dictionnaire* de Blondeau; d'autres, sur Robert Gaguin et son poème de *l'Immaculée Conception*, sur les *Sonetti lussuriosi* de Pietro Aretino, sur les *Confessions* de Jean-Jacques Bouchard (réimprimé dans la *Curiosité littéraire et bibliographique*, 2e série), n'ont pu y prendre place. Il nous suffira de les mentionner.

Paris, Mars 1887.

I

ADVIS

POUR DRESSER UNE BIBLIOTHÈQUE

PAR GABRIEL NAUDÉ¹

L'*advis pour dresser une bibliothèque* est un de ces livres d'érudition aimable qui se lisent toujours avec plaisir. Nul n'était plus apte à traiter ce sujet que Gabriel Naudé, le passionné bibliophile, l'organisateur des bibliothèques du président de Mesmes, des cardinaux Bagni et Barberini (deux des grands amateurs du temps), de Mazarin et de la reine Christine. Il semble même qu'il n'aurait pu écrire ce livre qu'à la fin de sa carrière, comme résumé de ses observations et de ses travaux, alors que les plus belles collections lui avaient passé entre les mains et avaient été mises en ordre par lui, tant en Italie qu'en France et en Suède. C'est au contraire au début de sa vie, à l'âge de vingt-cinq ou vingt-six ans, simple étudiant en Médecine, recueilli par le président de Mesmes pour mettre un peu d'ordre dans ses livres, qu'il fit preuve, en rédigeant cet opuscule, d'un savoir véritablement étonnant, de connaissances déjà si étendues et si variées, et surtout de ce remarquable esprit de classification dont il était doué. Depuis, il suivit toujours la même voie, sans s'en laisser détourner même par ses vastes travaux d'érudition et par les vives polémiques auxquelles il fut contraint de se livrer pour les soutenir. Il passa sa vie dans les livres, classant ceux qu'il avait, guettant ceux qu'il n'avait pas juste au moment où les collections auxquelles ils appartenaient pouvaient tomber en son pouvoir, achetant sans cesse, en France, en Hollande, en Italie, en Angleterre, presque toujours pour le compte des autres, parfois aussi pour son propre compte quand les malheurs du temps faisaient chanceler la fortune de ses protecteurs. On le vit bien pendant la Fronde, lorsqu'un arrêt inepte du Parlement ordonna la vente de la bibliothèque du cardinal Mazarin dans laquelle Naudé, au prix de tant de peines et de fatigues, avait réuni près de 40,000 volumes. Ce fut un véritable pillage dont Naudé sauva ce qu'il put, en y consacrant tout l'argent qu'il avait, une maigre somme, un peu plus de 3,000 livres.

Ce dont il faut surtout le louer, c'est qu'il ne fut pas, comme tant d'autres, un bibliophile égoïste, désireux de thésauriser d'immenses richesses littéraires pour lui seul, ou tout au plus un petit cercle d'amis. S'il proposait comme premier résultat de la fondation d'une grande bibliothèque l'avantage de sauver de la destruction une foule d'ouvrages exposés à périr en restant disséminés, il entrevoyait pour but principal de faire jouir tout le monde de ces trésors si difficilement amassés. On lui doit la première bibliothèque ouverte au public en France, la Mazarine. A peine eut-il réuni, sur l'ordre du cardinal, douze ou quinze mille volumes, qu'il lui persuada de ne pas les garder pour lui, d'en faire part généreusement à quiconque voudrait les consulter. La chose sembla bien téméraire, comme toutes les innovations. Il n'y avait alors, en Europe, que trois bibliothèques ouvertes au public: l'Ambrosienne, fondée à Milan par le cardinal Borromée, en 1608; la Bodléienne, ouverte à Oxford en 1612 et la Bibliothèque Angélique, du nom de son fondateur Angelo Rocca, établie à Rome, en 1620. On doutait que pareille tentative pût réussir en France; mais Naudé aurait volontiers répondu, comme d'Alembert, à ces infatigables adversaires de toute idée un peu neuve: «Qu'on leur donne à manger du gland, car le pain fut aussi, dans son temps, une grande innovation.» A la fin de 1643, il eut le bonheur de voir le public pénétrer dans la bibliothèque du cardinal, bonheur bientôt suivi de rudes épreuves lorsqu'il lui fallut assister à la dispersion de ses chers livres. Le cœur navré, il partit pour Stockholm, où la reine Christine lui offrait la direction de sa bibliothèque, puis revint à Paris reconstituer celle du cardinal. Au milieu de toutes ces traverses, des voyages qu'il lui fallut entreprendre tant pour

¹ *Advis pour dresser une Bibliothèque*, présenté à Monseigneur le Président de Mesme, par Gabriel Naudé, Parisien. Réimprimé sur la deuxième édition (Paris, 1644). Paris, Liseux, 1876, petit in-18.

visiter les principales collections de l'Europe que pour en acquérir quelques-unes, il trouva encore le temps d'écrire cinq ou six grands ouvrages d'érudition et une trentaine de dissertations, la plupart fort curieuses et qui le placèrent à la tête des plus savants hommes de son temps.

Savant, il l'était déjà au début de sa carrière et lorsqu'il publia l'*Advis* que nous réimprimons. On s'en apercevra dès les premières pages de cet opuscule, qu'il écrivit comme en se jouant et sans vouloir, sans doute, faire parade de sa science. Le lecteur d'aujourd'hui, habitué à une érudition plus sobre, sourira peut-être en voyant l'auteur, à peine entré en matière, citer Pline, Cardan, Sénèque, faire défiler Alexandre, Démétrius, Tibère, les rois d'Égypte, évoquer les Pyramides et le temple de Salomon; il y a là un étalage un peu enfantin, mais on tombe sous le charme en voyant combien Naudé est plein de son sujet, comme il connaît son antiquité et les modernes; on se convainc qu'il ne songe qu'à vous faire jouir du fruit de ses lectures, et l'on partage l'enthousiasme du bibliomane qui ne voit rien de plus beau que ceux qui collectionnent les livres, si ce n'est peut-être ceux qui les font. Presque rien n'a vieilli dans cet opuscule qui a deux siècles et demi de date; tout au plus le bibliophile contemporain donnerait-il plus d'extension à quelques parties et diminuerait-il d'autant quelques autres. Certaines branches du savoir n'ont pas, dans la classification de Naudé, tout le développement qu'on leur donnerait de nos jours, et l'on trouverait aisément que la théologie, la scolastique, la controverse religieuse, la vieille jurisprudence et l'alchimie occupent au contraire une trop grande place. C'est la conséquence de la marche du temps et de l'esprit humain: comme la mer, il se retire d'un côté pour se reporter de l'autre. Encore y aurait-il bien à redire à ces restrictions, car nombre de ces livres sont d'une haute curiosité. Mais, comme idées générales, l'*Advis pour dresser une bibliothèque* reste un modèle de classification méthodique et raisonnée. L'impression dernière qui en résulte est saine; l'auteur l'a si bien pénétrée de son amour des livres, qu'on se laisse insensiblement aller à sa passion. On gagne à sa lecture, sinon le désir de posséder une de ces belles collections qu'il imagine, désir chimérique pour la plupart, du moins le respect de ces majestueux «réservoirs» du génie de l'homme, et surtout la soif de connaître.

Paris, Septembre 1876.

II

SOCRATE ET L'AMOUR GREC

PAR J. – M. GESNER²

Jean-Matthias Gesner, l'auteur de cette curieuse dissertation, est un érudit Allemand du XVIII^e siècle, dont les travaux ne sont pas très connus en France. On lui doit d'excellentes études sur les *Scriptores rei rusticae*, une *Chrestomathie* de Cicéron, une *Chrestomathie Grecque*, des *Lexiques*, une traduction Latine des œuvres de Lucien, des éditions de Pline le jeune, de Claudien, de Quintilien, de Rutilius Lupus et autres anciens rhéteurs, toutes enrichies de notes savantes et de longs prolégomènes; plus, un nombre formidable de dissertations sur toutes sortes de sujets, *Opuscula diversi argumenti* (Breslau, 1743-45, 8 vol. in-8o), parmi lesquelles son *Socrates sanctus pæderasta* tire forcément l'œil par la bizarrerie de son titre.

Cette bizarrerie a valu au livre sa notoriété, et en même temps lui a fait grand tort. Beaucoup de gens, entre autres Voltaire, malheureusement pour l'érudit Tudesque, n'ont pas été au delà, et ils ont construit sur cette mince donnée un ouvrage tout entier de leur fantaisie, à l'extrême désavantage du pauvre Gesner. D'autres ont cru Voltaire sur parole et sont arrivés au même résultat.

C'est Larcher, l'Helléniste, qui le premier chez nous mit en lumière cet opuscule, dans son *Supplément à l'Histoire universelle de l'abbé Bazin* (1767, in-8o), en le citant parmi les ouvrages à consulter sur le procès de Socrate; il se contenta d'en faire mention, sans même traduire ni expliquer le titre, ne s'imaginant pas qu'on pût s'y méprendre, et qu'un homme tel que Gesner fût supposé capable d'une indécente apologie. Voltaire, dont le vif et alerte esprit se plaisait à effleurer les surfaces, sans presque jamais approfondir, ne connaissait sans doute pas Gesner et certainement n'avait pas lu son *Socrates*. Le *Supplément à l'Histoire universelle* n'était d'ailleurs qu'une réfutation très savante, quoiqu'un peu lourde, de son *Introduction à l'Essai sur les mœurs*, publiée d'abord à part et sous le pseudonyme de l'abbé Bazin; quelques critiques justes qu'on y rencontre le mirent de mauvaise humeur, et, battu sur divers points d'érudition, il chercha une occasion de dauber Larcher, à côté du sujet, selon son habitude. Il crut la trouver dans le livre étrange qu'il supposa, d'après le titre cité qu'il interprétait mal, s'indigna de ce qu'on osait donner comme faisant autorité de si monstrueuses élucubrations (le monstrueux n'était que dans ce qu'il imaginait), et tantôt sous le pseudonyme d'Orbilius, tantôt sous celui de Mlle Bazin (*Défense de mon oncle*, un de ses pamphlets), il ne cessa de poursuivre là-dessus de ses brocards son inoffensif adversaire. Très content d'avoir levé ce lièvre, il a même reproduit son assertion plus que hasardée dans le plus populaire de ses ouvrages; on la trouve en note de l'article *Amour socratique*, du Dictionnaire philosophique: «Un écrivain moderne, nommé Larcher, répétiteur de collège, dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre et de la critique la plus grossière, ose citer je ne sais quel bouquin dans lequel on appelle Socrate *Sanctus pederastes*; *Socrate saint b...*! Il n'a pas été suivi dans ces horreurs par l'abbé Foucher.»

Larcher avait trop beau jeu pour ne pas répliquer. Il le fit dans sa *Réponse: la Défense de mon oncle* (1767, in-8o), opuscule rare, réimprimé à la suite du *Supplément à l'Histoire universelle*: «Vous m'attribuez,» dit-il à Voltaire, «votre infâme et infidèle traduction du titre de cette dissertation de feu M. Gesner. Je n'ai point traduit le titre de cette dissertation; il ne pouvait se prendre que dans un sens très honnête, mais il était réservé à Mlle Bazin et à Orbilius de lui en donner un infâme. Cela ne vous suffisait-il pas? Fallait-il encore me l'imputer?»

Pour qui avait suivi toutes les phases de la discussion, Larcher et Gesner étaient innocentés; Voltaire restait convaincu d'avoir noté d'infamie un livre sans le connaître. Mais ces temps sont loin;

² *Socrate et l'Amour Grec* (*Socrates sanctus παιδεραισθής*): dissertation de Jean-Matthias Gesner, traduite en Français pour la première fois, texte Latin en regard, par Alcide Bonneau. Paris, Liseux, 1877, pet. in-18.

personne aujourd'hui ne lit Larcher pour son plaisir, et le *Dictionnaire philosophique* est dans toutes les mains. Voilà pourquoi on croit généralement que Gesner a développé le plus scabreux des paradoxes et fait une apologie en règle d'un vice honteux. Nous pourrions citer au moins un de ceux qui, se fiant à Voltaire, ont propagé l'erreur mise par lui en circulation, et affirmé que cette dissertation n'est qu'un tissu d'invectives; mais nous ne voulons faire de la peine à personne.

Gesner, écrivain des plus doctes et plus estimé encore pour son caractère que pour son savoir, professeur de Belles-Lettres à l'Université de Göttingue, puis bibliothécaire de cette université, ne pouvait écrire qu'une défense de Socrate, une réfutation des calomnies dont on a obscurci sa mémoire, et que la langue a attachées à son nom d'une manière en quelque sorte indélébile par les mots de *socratisme* et d'*amour socratique*. Inquiet et tourmenté, comme il l'assure, de voir peser sur le père de la Philosophie de si indignes soupçons, il a voulu remonter aux sources, compulsé tout le dossier et reviser le procès sur les pièces mêmes. Il l'a fait d'une façon non moins ingénieuse que savante dans cette dissertation lue à l'Académie de Göttingue en Février 1752, recueillie dans les Mémoires de cette Académie (t. II, p. 1), dans les *Opuscula diversi argumenti* de l'auteur et tirée à part en 1769 (Utrecht, in-8o). C'est cette dernière édition que nous avons suivie pour la réimprimer et la traduire, ce qui n'avait jamais été fait en Français, ni probablement dans aucune autre langue. Gesner a-t-il réussi à disculper entièrement Socrate? Nous l'espérons; mais nous étions de son avis avant d'avoir lu son livre, et, comme personne ne l'ignore, c'est surtout chez ceux qui pensent comme lui qu'un auteur, si bon dialecticien qu'il soit, porte la conviction. Les esprits mal faits qui inclinent à l'opinion contraire, et ceux-là seront toujours difficiles à persuader, persisteront peut-être à trouver singulier que Platon, interprète de Socrate, ait si souvent parlé de l'amour; qu'il ait consacré trois de ses plus beaux dialogues, le *Lysis*, le *Phèdre* et le *Banquet*, à cette brûlante passion; qu'il l'ait tant de fois soumise aux analyses les plus délicates, expliquée par les conceptions les plus poétiques, et que jamais, sauf un moment, dans l'admirable épisode de Diotime du *Banquet*, il ne soit question de la femme.

Janvier 1877.

III

UN VIEILLARD

DOIT-IL SE MARIER?

DIALOGUE DE POGGE³

C'est au savant éditeur Anglais William Shepherd que l'on doit la connaissance de ce Dialogue. Auteur d'une excellente étude sur Pogge (*Life of Poggio*, Londres, 1802, in-8o), Shepherd regrettait vivement la perte de ce morceau littéraire, non inséré dans les Œuvres complètes ni imprimé à part, et qu'il restait peu de chances de retrouver. On savait que Pogge l'avait composé quelque temps après son mariage, comme pour se disculper vis-à-vis de ses amis de ses noces tardives; qu'il était primitivement dédié à Cosme de Médicis; que, des deux interlocuteurs, l'un y blâmait, l'autre approuvait le mariage d'un vieillard avec une jeune fille; qu'enfin Apostolo Zeno en avait eu en sa possession une copie; mais là se bornaient les renseignements. W. Shepherd en découvrit par hasard un manuscrit, en 1805, à Paris, dans le dépôt de la Bibliothèque Nationale, et se hâta de le publier sous ce titre: *Poggii Bracciolini Florentini Dialogus, An seni sit uxor ducenda, circa an. 1435 conscriptus, nunc primum typis mandatus et publici juris factus, edente Gulielmo Shepherd (Liverpooliæ, typis Geo. F. Harris, 1807, in-8o)*. C'est cette édition, la seule qui ait été faite⁴, que nous avons suivie; comme elle est assez rare, et que d'ailleurs ce dialogue n'a jamais été traduit en Français, c'est pour ainsi dire un ouvrage inédit que nous offrons aux lecteurs.

Ce morceau valait la peine d'être tiré de l'oubli, tant en faveur de la nouveauté de la thèse, un paradoxe finement traité, que pour sa valeur littéraire; il est écrit avec cette bonne humeur, cet enjouement dont Pogge a marqué tous ses ouvrages, sans préjudice de ces qualités pittoresques qu'il recherchait parfois aux dépens de la pure Latinité. Son ordonnance rappelle, avec plus de laisser-aller (ce qui en double le charme), celle de ces beaux dialogues antiques qu'il arrachait aux catacombes des monastères, et dont il se nourrissait l'esprit en les recopiant avec amour. Il y a mis toute son ingéniosité, car c'était sa propre cause qu'il plaidait. Il s'agissait pour lui, non-seulement d'excuser le mariage d'un homme de cinquante-cinq ans, ce qui après tout n'est pas un crime, mais surtout de démontrer par vives raisons que c'est avec une jeune fille, non avec toute autre, qu'on doit se marier à cet âge. C'était là pour Pogge le point capital, car en épousant, dans son arrière-saison, une jeune fille d'une grande beauté, dans toute la fleur de ses dix-huit ans, il abandonnait une vieille maîtresse qui, quatorze fois de suite, l'avait rendu père de famille.

Le mariage de Pogge est un curieux épisode de sa vie. Ses amis l'adjuraient depuis longtemps de faire cesser l'irrégularité de sa conduite. Successivement secrétaire de sept ou huit papes, chargé de missions presque ecclésiastiques, sans être cependant engagé dans les ordres, il ne semblait pas se douter du discrédit que ses mœurs jetaient sur lui; il s'amusait même à rire aux dépens des autres. Mais, à mesure qu'il vieillissait, les reproches devenaient plus vifs, et il arriva même à l'un de ses protecteurs, le cardinal de Saint-Ange, de le tancer un jour vertement. Ce prélat avait été envoyé en Allemagne, le cierge d'une main, l'épée de l'autre, pour y détruire l'hérésie et convaincre spécialement les disciples de Jean Huss, qu'on venait de brûler à Constance. Sans s'amuser à prêcher longtemps ces rebelles, il leva une armée composée en grande partie de reîtres et de lansquenets Allemands, et envahit la Bohême, au grand effroi des populations paisibles; mais à peine ses soudards aperçurent-ils l'ennemi qu'ils s'enfuirent dans le plus grand désordre: le cardinal perdit sa bulle, sa crosse, et jusqu'à

³ *Un Vieillard doit-il se marier?* Dialogue de Pogge, traduit pour la première fois par Alcide Bonneau, texte Latin en regard. Paris, Liseux, 1877, pet. in-18.

⁴ Vincenzo Pecchioli l'a reproduite dans l'Appendice de sa traduction Italienne de la *Vie de Laurent le Magnifique*, de Roscoe.

son chapeau rouge, dans la bagarre. Pogge se mit à railler sans pitié son ami: «Le triste et ridicule résultat de ton expédition en Bohême, d'une expédition préparée si longuement et si laborieusement, m'a consterné,» lui écrivit-il; «il est étonnant que tes soldats se soient sauvés, avant même d'avoir vu l'ennemi, comme des lièvres effrayés par un coup de vent. Ce qui me console, c'est que j'avais prévu la chose et que je ne t'ai pas caché mes craintes sur l'issue de cette funeste guerre; tu te mis à rire de mes alarmes, tu répondis que les prophéties de malheur étant plus souvent justifiées par l'événement, j'agissais avec prudence en formant de sinistres présages. Mes conjectures, cependant, n'étaient pas téméraires... Les Allemands étaient fameux jadis par leur bravoure; ils le sont maintenant par leur gloutonnerie à boire et à manger: ils sont braves en proportion du vin qu'ils ont avalé, et quand leurs tonneaux sont vides, leur courage est épuisé. Aussi suis-je tenté de croire que ce n'est pas la crainte d'un ennemi, qu'ils n'ont pas vu, qui les a fait fuir, mais bien le manque de vin. Jusqu'ici, tu croyais que la sobriété était nécessaire au soldat, mais si tu recommences ton expédition, il faudra changer de maxime et regarder le vin comme le nerf de la guerre.»

Le cardinal n'aimait pas la plaisanterie. Il répondit à Pogge qu'il en prenait bien à son aise pour un homme perdu de réputation, qui avait une maîtresse et des bâtards. C'était, du reste, le refrain que Pogge entendait continuellement autour de lui depuis quelque temps. Il essaya d'abord de s'en tirer par de nouveaux sarcasmes. «Tu me reproches» écrivit-il à l'irascible prélat, «d'avoir des enfants, ce qui ne convient pas à un ecclésiastique, et de les avoir eus d'une concubine, ce qui est un déshonneur même pour un laïque. Je pourrais te répondre que j'ai des enfants, ce qui n'est pas défendu à un laïque, et que je les ai eus d'une concubine, ce qui est la coutume des ecclésiastiques depuis le commencement du monde. Ne rencontre-t-on pas tous les jours, dans tous les pays, des prêtres, des moines, des abbés, des évêques et de plus hauts dignitaires encore qui ont eu des enfants de femmes mariées, de veuves et même de religieuses? Ces moines, qui font profession, à ce qu'ils disent, de fuir le monde et qui, couverts de bure, vont de ville en ville, les yeux baissés, montrent-ils plus de réserve et de retenue? Ils font semblant d'être pauvres, ils ont toujours à la bouche le nom de Jésus et ne songent qu'à s'emparer du bien d'autrui, pour en user comme d'un bien propre. De peur qu'on leur reproche, comme à un serviteur négligent, de tenir caché le seul talent qu'ils possèdent, ils s'efforcent de le rendre productif dans le terrain des autres. Souvent j'ai ri de la réponse hardie ou plutôt téméraire d'un certain abbé Italien qui se présenta un jour à la cour de Martin V avec son fils, grand gaillard sur lequel on le questionna: *Je n'ai pas que celui-là*, répondit-il, *j'en ai quatre autres, tous en état de porter les armes, et que je mets au service de Sa Sainteté*. Ce propos fit beaucoup rire le pape et toute sa cour... Quant à tes conseils sur le genre de vie que je dois suivre, je te déclare que je ne dévierai pas du chemin que j'ai suivi jusqu'à présent. Je ne veux pas être prêtre; je ne veux pas de bénéfices. J'ai vu une foule de gens, d'abord très estimables, et qui, après leur ordination, sont devenus avarés, paresseux et débauchés. Dans la crainte de subir la même métamorphose, je finirai mon pèlerinage sur la terre avec l'habit laïque. Trop souvent j'ai remarqué que votre grande tonsure ne rase pas seulement les cheveux: le même coup de rasoir vous enlève la conscience et la vertu.» (*Poggii Epistolæ*, ep. 27.)

Pogge avait beau dire: il n'en était pas moins touché à l'endroit sensible. S'il était bien décidé à ne pas se faire prêtre, il n'avait pas la même horreur pour la vie de famille, et, peu de temps après l'échange de ces lettres, il épousa une jeune et noble Florentine, Vaggia de' Buondelmonti. Il s'était arrangé, à Florence, une délicieuse retraite, encombrée de manuscrits précieux, de statues antiques et d'objets d'art, où c'eût été agir en égoïste que de vivre seul. Presque toutes ses lettres, à partir de cette époque, témoignent des satisfactions de tous genres qu'il rencontra dans son mariage; on dirait qu'il y fait déborder le trop plein de sa félicité conjugale. Voici, par exemple, ce qu'il écrit à un savant ecclésiastique de ses amis en lui apprenant son union récente: «Trop longtemps, mon cher père, j'ai interrompu par négligence nos entretiens épistolaires: veuillez cependant ne pas croire que le tort provienne d'un coupable oubli de mes nombreuses obligations envers vous; je conserverai éternellement la mémoire de vos bienfaits. Seulement, depuis ma dernière lettre, rien ne m'a paru assez important pour mériter que je vous en fisse part. Aujourd'hui qu'un grand changement s'est

opéré dans ma situation, je m'empresse de vous l'apprendre pour vous faire participer à ma joie et à mon bonheur. J'ai mené jusqu'à présent, comme vous le savez, une existence intermédiaire, ni tout à fait laïque, ni tout à fait ecclésiastique. J'ai pour le sacerdoce une répugnance invincible et, parvenu maintenant à cette période de la vie où la régularité des habitudes devient indispensable, j'ai résolu de ne pas finir mes jours dans la solitude, à un foyer désert. Quoique au déclin des ans, j'ai pris pour femme une jeune fille d'une rare beauté et douée, en outre, de toutes les vertus et de toutes les qualités qui sont l'honneur de son sexe. Vous me direz peut-être que j'ai mis bien du temps à me décider. Je suis de votre avis; mais il y a là-dessus un vieux proverbe: *Mieux vaut tard que jamais*; et vous n'avez sans doute pas oublié cette maxime des Philosophes: *Sera nunquam est ad bonos mores via*. Certainement j'aurais dû me marier il y a longtemps, mais alors je ne posséderais pas la femme que j'ai choisie, un caractère si heureux qu'il se plie à mes goûts et à toutes mes habitudes, une compagne qui fait évanouir tous les tourments et tous les chagrins de ma vie. Je n'ai que faire de lui rien souhaiter, car la nature lui a prodigué tous ses dons. Aussi, du fond du cœur, ne cessé-je de remercier Dieu qui, après m'avoir toujours favorisé, m'a enfin comblé de sa grâce en m'accordant plus que je ne pouvais raisonnablement désirer. La sincère amitié que vous m'accordez et l'estime que j'ai pour vous m'ont engagé à vous écrire dans cette circonstance, et à vous faire part de mon bonheur. Adieu.»

Pogge manifeste les mêmes sentiments dans son dialogue: *An seni sit uxor ducenda*; mais il les reproduit cette fois sous la forme démonstrative. On voit qu'il veut se rendre compte de son bonheur, l'expliquer théoriquement, démontrer que ce ne fut pas un effet du hasard, mais que cela devait être, et du même coup pallier sa conduite et convier tous les célibataires endurcis à suivre son exemple. Les interlocuteurs sont au nombre de trois: Pogge, qui du reste joue un rôle assez effacé, son ami le savant Niccolo Niccoli, celui précisément auquel est adressée la charmante relation des *Bains de Bade*⁵, et Carlo Aretino, chancelier de Florence, beaucoup plus jeune alors que les deux autres. Niccolo, avec sa verve railleuse, expose que Pogge, en se mariant si tard avec une jeune fille de dix-huit ans, a peut-être fait par hasard une bonne affaire, mais qu'il en pourra cuire à ceux qui seraient tentés de l'imiter, et il énumère spirituellement toutes les tribulations d'un pareil ménage. C'est un tableau très réussi, et il offre cette particularité qu'il n'est pas chargé le moins du monde. Avec un art consommé, l'auteur se garde bien des exagérations que le sujet comportait naturellement, mais qui auraient rendu la réfutation trop facile. Niccolo paraît avoir tout à fait raison, jusqu'à ce qu'il cède la parole à Carlo Aretino, dont la réplique en faveur des mariages tardifs n'en est que plus piquante. Par une autre délicatesse, Pogge n'a pas voulu plaider pour lui-même, il a préféré placer ce qu'il avait à dire dans la bouche de son jeune ami. Carlo, après avoir démolie pièce à pièce toute l'argumentation de son adversaire, en fait une contrepartie si exacte qu'il semble qu'on voie clair pour la première fois dans une question embrouillée à plaisir; évidemment le vrai bonheur est de se marier aux environs de la soixantaine et de prendre sa femme la plus jeune possible. Le porte-parole de Pogge accumule avec tant d'esprit tant de bonnes raisons, qu'on arrive à se faire la réflexion formulée ironiquement à la fin par Niccolo: Hâtons-nous de vieillir, mettons les années doubles, pour arriver au plus tôt à cet état de parfaite béatitude.

Voilà qui est bien; mais l'ancienne maîtresse, la femme aux quatorze enfants? Le souvenir de son abandon et de celui des quatre enfants qui avaient survécu, dans le nombre, ne fait-il pas quelque ombre au tableau? Pogge ne semble pas s'être laissé importuner outre mesure par les remords; à partir de son mariage, son ancienne femme et ses enfants semblent avoir été pour lui comme s'ils n'existaient pas. Que devinrent cependant ces malheureux? Laurent Valla prétend que Pogge les laissa tranquillement mourir de faim, qu'il alla même jusqu'à déchirer une donation par laquelle il leur avait antérieurement assuré une petite aisance. Valla était un ennemi acharné de Pogge, et il a inventé contre lui de si odieuses et si absurdes calomnies, qu'il ne devait pas lui en coûter beaucoup de mentir une fois de plus; Tommaso Tonelli, le traducteur Italien de la *Vie de Pogge*, par Shepherd, met à découvert

⁵ Paris, Liseux, 1876, pet. in-18.

toute sa mauvaise foi. Il paraît que les enfants naturels de Pogge avaient acquis la légitimation par deux actes authentiques, dont le premier est une bulle pontificale, et le second un décret de la Seigneurie de Florence qui, en considération du retour de Pogge dans son pays natal, de son savoir et de ses occupations littéraires, l'exempta, lui *et ses fils*, de tout impôt. Ce décret fut rendu en 1532, trois ans avant son mariage. Ces fils légitimés conservaient donc tous leurs droits, même dans le cas où leur père aurait d'autres enfants. Quant à la donation soustraite et déchirée, c'est bien probablement une fable puisque Pogge, sans se donner tant de peine, pouvait la révoquer d'un trait de plume, en faisant d'autres dispositions testamentaires. Rien n'empêche donc de croire que Pogge assura, de façon ou d'autre, l'avenir de la femme qu'il quittait et des enfants qu'il avait eus d'elle; que s'il n'en a plus jamais parlé, cette absence de toute préoccupation et la sérénité de son esprit à leur égard témoignent précisément en faveur des dispositions qu'il avait dû prendre. Un homme tel que lui ne s'avilit pas de gaîté de cœur.

Quoi qu'il en soit, Pogge fut parfaitement heureux avec Vaggia de' Buondelmonti; sa félicité conjugale résista au temps et dépassa de beaucoup les limites de la lune de miel, au cours de laquelle il écrivait ce dialogue. Pogge y prétend qu'il n'y a rien de tel que le fruit vert pour ragaillardir un vieillard et réveiller en lui le jeune homme: il le prouva bien⁶. Lui qui nous a conté tant de bons tours joués aux vieux maris, et qui peut-être leur en avait joué plus d'un, il eut la chance de démentir le mot de Plutarque: *Qu'un barbon se marie autant pour ses voisins que pour soi*. On prétend même qu'il mourut un peu prématurément, à soixante-dix-neuf ans sonnés, pour avoir été trop aimé par sa femme⁷. Son mariage, en somme, est d'un bon exemple pour les célibataires arrivés à la cinquantaine: à eux d'en faire leur profit.

Juin 1877.

⁶ Pogge eut de Vaggia de' Buondelmonti cinq fils: Pietro-Paolo, Giovan-Batista, Jacopo, Giovan-Francesco et Filippo. Pietro-Paolo naquit en 1438, prit l'habit de Dominicain et fut promu prieur de Santa-Maria-della-Minerva, à Rome, fonctions qu'il exerça jusqu'à sa mort arrivée en 1464. Giovan-Batista naquit en 1439; il obtint le grade de docteur en droit civil et en droit canon, fut ensuite chanoine de Florence et d'Arezzo, recteur de l'église Saint-Jean-de-Latran, acolyte du souverain Pontife et clerc assistant de la Chambre. Il a composé en Latin les vies de Niccolo-Piccinnino, fameux condottière du temps, et de Domenico Capranica, cardinal de Fermo. Il mourut en 1470. Jacopo fut le seul des fils de Pogge qui n'embrassa pas l'état ecclésiastique. Ce fut un littérateur distingué. Entré au service du cardinal Riario, ennemi acharné des Médicis, il était son secrétaire en 1478 et fut engagé par lui dans la conspiration des Pazzi. Le cardinal Riario parvint à s'échapper, mais le malheureux Jacopo subit le sort de la plupart des autres conjurés, qui furent pendus aux fenêtres du Palais de Justice de Florence. Giovan-Francesco, né en 1447, fut, comme Giovan-Batista, chanoine de Florence et recteur de Saint-Jean-de-Latran. Appelé à Rome, il y devint camérier du pape et abrégiateur des lettres apostoliques. Léon X, qui l'avait en grande estime, le prit pour secrétaire. Il mourut à Rome en 1522 et fut enseveli dans l'église de San-Gregorio. Filippo naquit en 1450; c'est de sa naissance que Pogge se félicite dans une lettre à Carlo Aretino en lui annonçant que, quoique septuagénaire, il vient d'avoir un fils plus fort et plus beau que tous ses aînés. Filippo obtint à l'âge de vingt ans un canonicat à Florence, puis il abandonna l'état ecclésiastique pour épouser une jeune fille appartenant à une famille illustre, dont il eut trois filles. Outre ses cinq fils, Pogge eut encore une fille, Lucrezia, qu'il maria de bonne heure à un Buondelmonti. On ne sait si cette fille provenait de son mariage, ou si c'était un des enfants qu'il avait eus de sa maîtresse.

⁷ En ce cas, il aurait ressemblé à l'un des plus célèbres médecins de son siècle, le Ferrarais Jean Manard, mort en 1537, à l'âge de 74 ans. Ce Manard, «s'étant marié fort vieux avec une jeune fille, fit des excès qui le tuèrent. Les poètes ne manquèrent pas de plaisanter là-dessus, et principalement ceux qui sçurent qu'un astrologue lui avoit prédit qu'il périroit dans un fossé. Ce fut le sujet de ce distique de Latomus: In fovea qui te periturum dixit Aruspex Non est mentitus: conjugis illa fuit. «On a tant brodé la pensée de ce distique, que l'on est venu jusques à dire que Manard, pour éviter la prédiction, s'éloignoit de tous les fosses. Il ne songeoit qu'au sens littéral, et ne se défioit point de l'allégorique; mais il reconnut par expérience que ce n'est pas toujours la lettre qui tue, et que l'allégorie est quelquefois le coup mortel.» (Bayle, art. *Manard*.)

IV LA CIVILITÉ PUÉRILE⁸

La *Civilité puérile* évoque de lointains souvenirs d'école. Il y a peu d'hommes de trente à quarante ans qui n'aient eu pour premier livre, comme syllabaire et comme rudiment, cette petite plaquette cartonnée, de quinze ou vingt pages, commençant par un alphabet, continuant par un tableau des voyelles et des consonnes (on lisait *consonnantes* dans les exemplaires un peu anciens), et terminée par des préceptes de savoir-vivre. Dès qu'on pouvait épeler, on y apprenait à ne pas se moucher sur sa manche. Le tout était imprimé en gros caractères, qui passaient insensiblement de la lettre capitale au Romain et dont l'œil diminuait en proportion des progrès présumés de l'élève. Les générations précédentes avaient eu entre les mains à peu près le même livre, imprimé en caractères bizarres, qui étaient censés représenter l'écriture cursive: peut-être était-ce l'écriture du temps d'Alain Chartier ou de Jeanne d'Arc; il faut aujourd'hui, pour la déchiffrer, de forts paléographes, et elle devait constituer pour les enfants un supplice des plus raffinés.

«Je crois qu'il faut attribuer l'usage persistant de ce caractère,» dit M. Jérôme Pichon (*Du caractère dit de Civilité*, dans les *Mélanges de littérature et d'histoire de la Société des Bibliophiles François*, 1850), «à l'utilité qu'il présente pour familiariser les jeunes enfants avec les anciennes écritures, et les mettre ensuite à même de lire dans ce que les maîtres d'école appellent *les contrats*.» C'est possible; mais la mauvaise impression d'un livre laisse toujours dans l'esprit un préjugé fâcheux qui a beaucoup de peine à se dissiper, et cela dut aider considérablement au discrédit dans lequel finit par tomber la *Civilité puérile*. Il a fallu longtemps, près de deux siècles. Telle était l'autorité de ces petits manuels, qu'ils se perpétuaient d'âge en âge, sous leur atroce forme Gothique, sans qu'on osât y rien changer. On disait d'un homme qui commettait quelque balourdise: *Il n'a pas lu la Civilité puérile!* La seule innovation que l'on tenta, vers 1820, et encore pas dans toutes les villes, ce fut de substituer aux caractères *de Civilité*, reconnus enfin illisibles, des caractères ordinaires; le fond resta le même. Enfin on s'aperçut que les préceptes de savoir-vivre qu'ils contenaient étaient ou surannés ou absurdes, et on les proscrivit de l'enseignement scolaire. A peine aujourd'hui trouverait-on une *Civilité puérile* dans quelque école de village, tenue par les Frères des Écoles Chrétiennes, qui la conservent encore par une sorte de fétichisme pour leur fondateur, J. – B. de La Salle, l'auteur le plus répandu des manuels de ce genre.

Le véritable auteur de la *Civilité puérile*, c'est Érasme. Cet esprit si caustique et si fin a été la mère Gigogne de ces ineptes petits livres qui, durant deux siècles ont pullulé dans les écoles. Ils procèdent tous de lui, malgré leurs innombrables variétés, mais comme *alfana* venait d'*equus* dans l'épigramme du chevalier de Cailly, après avoir subi tant de métamorphoses en route, qu'il n'en restait pas une seule lettre.

Une chose assez surprenante, c'est que personne, à notre connaissance du moins, ne se soit préoccupé de cette filiation, qui est cependant facile à établir. Cela tient à ce que J. – B. de La Salle, qui emprunta beaucoup à Érasme, sans doute par l'intermédiaire d'un autre prêtre, Mathurin Cordier, et de vieilles traductions ou imitations Françaises, n'indiqua jamais le nom de l'auteur primitif, quoiqu'il ne l'ignorât pas; d'autre part, la *Civilitas morum puerilium* ne tient pas la première place dans l'œuvre du grand écrivain, et elle a toujours été un peu négligée. Ceux mêmes qui se sont le plus scrupuleusement occupés de la vie et des travaux d'Érasme, comme Désiré Nisard dans ses *Études sur la Renaissance*, l'ont tout à fait passée sous silence; d'autres se sont bornés à la citer, sans songer à la rapprocher des livres similaires infiniment plus connus et à déterminer les emprunts qui pouvaient

⁸ *La Civilité puérile*, par Érasme de Rotterdam; traduction nouvelle, texte Latin en regard, précédée d'une Notice sur les Livres de Civilité depuis le XVIIe siècle, par Alcide Bonneau. Paris, Liseux, 1877, pet. in-18.

lui avoir été faits. C'est un manque de curiosité dont il y a lieu d'être surpris; essayons d'y suppléer de notre mieux.

Érasme composa ce traité vers la fin de sa carrière, en 1530, pour un jeune enfant qu'il affectionnait⁹. Son ton est paternel, avec une pointe de bonne humeur et d'enjouement que ses plagiaires ont lourdement émoussée. Ce qui dut séduire le clergé, qui de bonne heure adopta son livre, sans en nommer ni en remercier l'auteur, c'est qu'il s'y montre dévot, un peu bigot même; aux genuflexions qu'il exige quand passe un Religieux, on a peine à reconnaître le satirique hardi du *Repas maigre* et de tant de bonnes plaisanteries sur les Franciscains. Mais ses deux principaux imitateurs, Mathurin Cordier et J. – B. de La Salle, ont tellement abusé de ces menus suffrages de dévotion, que, par comparaison, Érasme en semble sobre. Telle qu'elle est, sauf quelques prescriptions que les changements d'usages ont fait tomber en désuétude, sa *Civilité puérile* pourrait encore servir aujourd'hui; c'est l'œuvre d'un esprit délicat, et son seul tort est d'avoir été le point de départ des autres.

En revanche, Érasme avait-il eu des modèles? Évidemment, il n'inventait pas le savoir-vivre et bien avant lui on en avait posé les règles générales. Cette sorte de littérature pédagogique était cultivée depuis l'antiquité Grecque; mais le premier il a traité la matière d'une façon spéciale et complète: personne avant lui n'avait envisagé la civilité ou, si l'on veut, la bienséance, comme pouvant faire l'objet d'une étude distincte. Aussi croit-il devoir s'excuser, s'il traite à fond cette partie infime et négligée de la philosophie, en disant que les bonnes mœurs se reflètent dans la politesse des manières, que la rectitude appliquée aux gestes, aux actes usuels, aux façons d'être avec ses égaux ou ses supérieurs, manifeste aussi l'équilibre des facultés, la netteté du jugement et que, par conséquent, il n'est pas indigne d'un philosophe de s'occuper de ces détails en apparence indifférents. Il ne s'appuie sur aucune autorité antérieure et ne prend guère conseil que de son propre goût et du bon sens.

On pourrait même aller plus loin et dire que, non content de ne presque rien devoir à ses devanciers, il a moins mis en maxime les règles du savoir-vivre de son temps, que spirituellement critiqué ses contemporains, en prescrivant tout le contraire de ce qu'il voyait faire autour de lui. Il suffirait, pour s'en convaincre, de comparer l'un de ses colloques, celui qui est intitulé *Diversoria* (Auberges), avec les règles qu'il donne dans sa *Civilité*. On y voit que sa délicatesse était fort en avance sur les mœurs de son époque, grâce à une sensibilité toute particulière qu'on devait alors trouver excessive. Lui qui était souffreteux de sa nature, qui ne pouvait supporter une mauvaise odeur, la saleté d'un voisin mal vêtu, une haleine un peu forte, que la vue d'un crachat étalé par terre indisposait sérieusement, il consigne avec désespoir, dans ses notes de voyage, tous les déboires qu'il éprouve dès qu'il est obligé de vivre en dehors de chez lui. On lui parle dans la figure en lui envoyant au nez des bouffées d'ail, on crache partout, on fait sécher au poêle des vêtements mouillés et toute la salle en est empuantie; il y en a qui nettoient leurs bottes à table, tout le monde trempe son pain dans le plat, mord à belles dents et recommence le manège jusqu'à épuisement de la sauce; si un plat circule, chacun se jette sur le meilleur morceau, sans se soucier de son voisin; les uns se grattent la tête, d'autres épongent leur front ruisselant de sueur; la nappe est si sale, qu'on dirait une voile de navire fatiguée de longs voyages. Érasme en a mal au cœur et l'appétit coupé pour huit jours.

Sans doute, ce qu'il retrace là ce sont des mœurs d'auberge, des mœurs de table d'hôte, comme on dirait maintenant; raison de plus pour y chercher le niveau moyen de la politesse à son époque, et ce niveau ne paraît pas élevé. La *Civilité puérile*, quoique écrite beaucoup plus tard que ce dialogue, semble une critique calculée de ces grossiers usages dont Érasme avait eu à se plaindre toute sa vie;

⁹ Henri de Bourgogne, fils d'Adolphe, prince de Veere, et petit-fils d'Anne de Borsselen, marquise de Nassau. Cette dame avait été l'affectueuse protectrice d'Érasme, dans sa jeunesse: elle lui avait fait une pension de cent florins pour qu'il pût étudier la théologie à Paris et elle lui continua longtemps ses libéralités. Érasme écrit pour son fils, Adolphe, prince de Veere, le traité intitulé: *Oratio de virtute amplectenda*, une de ses premières œuvres; il dédia plus tard à l'un de ses petits-fils, Maximilien de Bourgogne, le dialogue: *De recta Latini Græcique sermonis pronuntiatione*, auquel il fait allusion dans sa préface, et à l'autre le *De Civilitate morum puerilium*. Parmi ses lettres, on en rencontre un grand nombre adressées à Anne de Borsselen. – Veere, dans l'île de Walcheren, était au XVI^e siècle un des ports fortifiés les plus importants de la Zélande. Cette ville fut apportée en dot, avec la principauté qui en dépendait, par Anne de Borsselen à son mari, Philippe de Bourgogne, fils de l'un des nombreux bâtards du duc Philippe le Bon.

il y formule ses *desiderata*¹⁰, bien modestes après tout, et nombre de gens pensaient probablement comme lui, sans en rien dire, car à peine son petit livre eut-il paru qu'il se répandit rapidement dans toute l'Europe et jouit d'une vogue prodigieuse.

Deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis l'apparition de l'ouvrage à Bâle en 1530, qu'il était déjà réimprimé à Londres avec une traduction Anglaise en regard (W. de Worde, 1532, in-16); la traduction est de Robert Whytington. Mais c'est en France que la *Civilitas morum puerilium* fut surtout goûtée; elle y devint rapidement, dans son texte Latin, un livre familier aux élèves des collèges et, dans ses traductions ou imitations Françaises, un manuel d'écolier destiné aux tout petits enfants. A partir de 1537, les traductions se succédèrent pour ainsi dire sans interruption: le *Petit traité de la Civilité puérile et honneste*, de P. Saliat (Paris, Simon de Colines, 1537); *La Civilité puérile, distribuée par petitiz chapitres et sommaires*, de Jehan Louveau (Anvers, 1559); la *Civile honnesteté pour les enfans*, de Mathurin Cordier (Paris, 1559), si souvent réimprimée, et quelques autres encore.

Mathurin Cordier s'est évidemment inspiré d'Érasme; la division en sept chapitres est la même, les préceptes sont identiques, et cependant c'est plutôt un travestissement qu'une traduction d'Érasme. A peine y retrouve-t-on de temps en temps une phrase qui ait conservé l'empreinte du texte Latin, de ce style savoureux et pittoresque à l'aide duquel Érasme donne de l'intérêt à des détails infimes.

Au commencement du XVIIIe siècle parut la *Civilité* de J. – B. de La Salle. Elle était intitulée: *Les Règles de la Bienséance et de la Civilité Chrétienne; divisé en deux parties; à l'usage des Écoles Chrestiennes*. L'auteur, selon toute vraisemblance, ne s'est aucunement préoccupé du texte d'Érasme; il a fait un ouvrage nouveau, qui est bien de lui. Entre ses mains, l'opuscule de Mathurin Cordier est devenu un gros volume de trois cents pages, farci de toutes sortes de choses. L'esprit d'Érasme se trouve à peu près évaporé dans ce fatras; toutefois le mordant écrivain avait donné à ses préceptes un tour si ingénieux, si rapide, qu'il était difficile de mieux dire, et quelques-unes de ses idées transparaissent encore, sous ces épaisses couches d'alluvions.

D'autres *Civilités* couraient encore les écoles; celle de J. – B. de La Salle s'éditait surtout à Paris; les autres sortirent principalement de Toul, Troyes, Châtellerauld et Orléans. Les *Civilités* de Châtellerauld étaient renommées entre toutes pour leur mauvaise exécution typographique: le papier est plus rance et plus grenu que du papier à chandelle; les caractères, empâtés et effacés par des tirages séculaires, ne produisent que des maculatures illisibles. Celles d'Orléans, imprimées chez Rouzeau-Montaut, sont au contraire irréprochables; elles procèdent, pour la pureté et la finesse des caractères, des belles éditions de Granjon et de Danfrie. Pour le fond, ces *Civilités* provinciales sont tirées d'Érasme, soit d'après le texte Latin, qui était toujours en usage dans les collèges, soit par l'intermédiaire d'anciennes traductions ou de l'imitation libre de Mathurin Cordier. On croit généralement qu'elles sont toutes copiées les unes sur les autres; c'est une erreur. Chacune d'elles était réimprimée à foison, le plus souvent dans la même ville; mais chaque ville, outre Paris qui approvisionnait une grande partie de la France, avait pour ainsi dire la sienne: de là une foule de variétés qui n'ont entre elles que peu de rapports. Les auteurs de ces manuels étaient des éclectiques; ils prenaient de côté et d'autre et arrangeaient à leur guise ce qui leur convenait, ajoutant ou retranchant, selon leurs tendances particulières, et masquant habilement ce qu'ils empruntaient¹¹.

¹⁰ Il les avait déjà formulés, en passant, dans divers autres de ses ouvrages. Un de ses colloques, *Pietas puerilis*, renferme quelques-unes des maximes qu'il a exposées plus complètement dans la *Civilité puérile*; il y revient encore dans ses *Monita paedagogica*.

¹¹ Notons ici la particularité curieuse d'une des *Civilités* que possède la Bibliothèque de l'Arsenal (no 2544). Au lieu des quatrains de Pibrac, annoncés sur le titre, on trouve une poésie intitulée: *La Manière civile de se comporter pour entrer en mariage avec une demoiselle*: Pour pratiquer l'honnesteté Que le beau sex' demande, La plus belle civilité Est de montrer qu'on aime. «Quelle heure est-il?» dira Suzon, Car souvent ça s' demande; Vous répondrez d'un joli ton: «C'est l'heure où v'là que j'aime.» A sa fête vous lui ferez De fleurs une guirlande; Pour devise vous lui mettrez: «Dès qu'on vous voit, on aime.» En attendant sous les ormeaux Que la belle se rende, Faites répéter aux échos: «Eh! v'nez donc, v'là que j'aime!» Quand la mère refusera La fille qu'on demande, Pour la fléchir l'amant dira: «Dam! v'là pourtant que j'aime!» Quand on dit ainsi ses raisons, Les mères les entendent, Car c'est le pain dans les maisons Quand les deux époux aiment. Cette poésie badine est de Moncrif. *L'historiogriffe* des chats se trouvait un jour, paraît-il, à Châtellerauld, chez un imprimeur de ses amis. Pour s'amuser aux dépens des *Civilités*, de ceux qui les éditent et de ceux qui les lisent, il improvisa cette pièce de vers et la fit composer avec ces caractères particulièrement illisibles dont Châtellerauld avait le monopole. On plaça sans doute le feuillet, par

Avec le XVIII^e siècle disparurent ces diverses *Civilités*; elles firent place à l'abrégé de J. – B. de La Salle, réimprimé partout à profusion, d'abord sous le titre primitif de *Règles de la Bienséance et de la Civilité Chrétienne*, puis sous celui de *Civilité puérile et honnête*. Cet abrégé, composé un siècle après la mort de l'auteur, ne possède guère de J. – B. de La Salle que le nom.

Après toute cette série d'imitations et de travestissements, le traité d'Érasme, rétabli dans son intégrité par une traduction littérale, peut presque passer pour une nouveauté. Le texte Latin n'avait cependant pas cessé, durant deux siècles, de rester en honneur; avant la Révolution, on le faisait encore apprendre par cœur dans les collèges. On le réimprimait, à l'usage des classes d'humanités, avec le *De officiis scholarum*, de Nicolas Mercier, dont le troisième livre: *De Civilitate morum, sive de ratione proficiendi in moribus*, n'est, du reste, qu'une élégante versification des principaux préceptes d'Érasme. Un autre poète Latin du XVII^e siècle, François Hœm, de Lille (*Franciscus Hæmus Insulanus*), a même accompli, avec beaucoup d'adresse, le tour de force de mettre en vers, chapitre par chapitre, toute la *Civilitas morum puerilium*, et ce petit poème était aussi, sous Louis XV, un livre classique. La tradition n'en a pas moins fini par se perdre, et de tant d'enfants qui ont appris à lire dans une *Civilité puérile*, pas un peut-être, devenu homme, ne s'est douté qu'il avait eu Érasme pour premier maître.

Octobre 1877.

V

LES FACÉTIES DE POGGE¹²

Les *Facéties* restent l'œuvre la plus populaire de Pogge, et, si bizarre que ce rapprochement paraisse, la moins connue. Il n'en existe pas en Français de traduction complète; celle-ci est la première qui présente Pogge tel qu'il est, sans le mutiler ou le travestir. L'ancienne imitation attribuée à Guillaume Tardif, Lecteur du Roi Charles VIII, et imprimée vers la fin du XVe siècle, n'est qu'une paraphrase. Elle ne contient d'ailleurs que *cent douze* contes sur *deux cent soixante-treize*, et le choix n'est pas très judicieux, car l'auteur a éloigné, non ce qui pouvait paraître un peu gaillard (les gens du XVe et du XVIe siècle n'étaient pas si pudibonds), mais ce qui regardait les vices du Clergé, matière inépuisable aux railleries, dans ce temps-là; pour ce qu'il a conservé, il change le lieu de la scène, invente des noms aux personnages et fait tout un roman¹³. Il goûtait Pogge, cependant, ce bon Guillaume Tardif; il l'appelle, dans son *Épître au Roi*, «le bien littéraire et facétieux homme, Pogge Florentin», et il le loue d'avoir usé, «selon la matière subjecte, de termes Latins fort élégamment exquis et rhétoriques;» mais, en ne voulant donner que «la substance et l'intention de ses joyeux devis», il les a étrangement défigurés. Les éditions qui suivirent, celles de Jehan Bonnefons (1549)¹⁴,

¹² *Les Facéties* de Pogge Florentin, traduites en Français, avec le texte en regard. Première édition complète. Paris, Liseux, 1878, 2 vol. pet. in-18. — *Les Facéties*, traduites en Français, avec le texte Latin. Seconde édition complète. Paris, Liseux, 1878, 2 vol. in-18. — *Poggio*. The Facetiae, or Jocose Tales of Poggio, now first translated into English; with the Latin text. Paris, Liseux, 1879, 2 vol. in-18.

¹³ Comme exemple, voici le début de sa traduction, tel que nous le trouvons dans l'édition de Jehan Bonnefons, Paris, 1549, et, avec des rajeunissements d'orthographe, mais sans modifications essentielles, dans celle de Jean-Frédéric Bernard, Amsterdam, 1712: Conte premier. — *D'un pauvre pescheur qui loua et despita Dieu tout en une heure*. Ès parties de Lombardie auprès de la mer est une petite ville nommée Cajette, en laquelle ne demeuroient que tous povres gens, et dont la plus part n'avoient que boire ne que manger, fors de ce qu'ilz pouvoient gagner et assembler en pescherie. Or est ainsi que entre eux Cajettans, fut un nommé Navelet, jeune homme, lequel se maria à une moult belle jeune fille, qui se mist à tenir son petit mesnage, et est assez vray semblable, veu la grandeur luccative dont il estoit, qu'il n'avoit pas de toutes monnoies pour change tenir; dont il n'estoit pas fort joyeux, et non pas de merveilles: car gens sans argent sont à demy mors. Or est vray que pour la petite provision que ce povre jeune homme faisoit en la maison, sa femme souvent le tourmentoit et tempestoit, et si luy donnoit grandes reprouches: tellement que le povre compaignon, comme tout désespéré, proposa de s'en aller dessus la mer, et de laisser sa femme, en espérance de gagner, et de ne retourner jamais en sa maison, ne au pays, tant qu'il eust aucune chose conquesté. Et a donques mist à poinct toutes ses besongnes, et fist toutes ses réparations aux navires avecques aucuns certains complices et compaignons que il avoit. Partit d'avecques sa femme, laquelle il laissa en une povre maisonnette toute découverte: ayant seulement ung petit lict, dont la couverture ne valloit comme riens. Et s'en alla dessus mer, là où il y fut près de cinq ans ou plus, sans revenir. Or advint que tantost après que ce dict gallant fut party, un Quidam, qui estoit tout de loisir, voyant la beaulté de ceste povre jeune femme (que son mary par povreté avoit abandonnée), vint à elle, et l'exhorta par belles parolles, dons et promesses qu'il luy feist, tant qu'elle se consentit à faire sa volenté, et mist en oubly la foy de mariage qu'elle avoit promise à son mary. Ainsi recouvrit la povre femme pour son mary ung amy, lequel la vestit plaisamment, et luy donna un très-beau lict et belle couverture, luy feist refaire sa maison toute neufve, la nourrit et gouverna très-bien: et qui plus est, à l'aide de Dieu, et de ses voysins, en succession de temps luy feist trois beaulx enfans, lesquels furent honnestement eslevez et nourris, tant qu'ilz estoient jà tous grans, quant le mary de la mère (qui estoit desjà oublié) retourna, lequel au bout de cinq ans ou environ arriva au port de la cité, non pas tant chargé de biens qu'il avoit espoir quand il partit. Après que ce povre homme fut descendu sur terre, il s'en alla en sa maison, laquelle il veit toute réparée, sa femme bien vestue, son lict couvert d'une belle couverture, et son mesnage très-bien empoint. Quant cest homme veit cest estoit, ainsi que dict est, il fut moult esbahy, et demanda à sa femme dont ce procédoit. Premier, qui avoit esté cause de refaire la maison, de la revestir si bien, qui luy avoit donné son beau lict, sa belle couverture, et généralement dont estoient procedez et venus tant de biens à la maison, qu'il n'y avoit au devant qu'il partist. A toutes les demandes que ce mary feist à cette femme, elle ne respondit aultre chose: sinon que la grace de Dieu les luy avoit envoyez, et luy avoit aidé. Adonc commença le povre homme à louer Dieu, et luy rendre grace de tant de biens qu'il luy avoit envoyez. Tantost après arriva dedans la maison ung beau petit enfant environ de l'aage de trois ans, qui se vint froter encontre la mère, ainsi que la mère l'admonnestoit. Lors le mary se voyant tout esbahy commença à demander qui estoit celluy enfant. Elle respondit qu'il estoit à eulx. Et le povre homme tout estonné demanda dont il luy estoit venu, que luy estant dehors, et en son absence elle eust conceu et enfanté ung enfant. A ceste demande répondit la jeune femme, que ce avoit esté la grace de Dieu qui luy avoit envoyé. Adonc le povre homme, comme tout hors du sens et enragé, commença à maugréer et despiter Dieu, que tant sollicitement s'estoit meslé de ses besougnes et affaires; qu'il ne luy suffisoit pas de se mesler des affaires de la maison, sans qu'il touchast à sa femme, et lui envoyer des enfans. Ainsi en peu d'heure le povre homme loua, maugréa et despita Dieu de son fait. En ceste facecie est donné à entendre que il n'est rien si subtil et malicieux que une mauvaise femme, rien plus prompt ne moins honteux pour controuver mensonges et excusations. Et à ceste cause qu'il n'est homme si ygnorant que aucunesfois ne congnoisse ou aperçoive une partie de sa malice et mensonge.

¹⁴ Paris, Jehan Bonnefons, 1549, in-4o Gothique; c'est la seule édition Française que possède la Bibliothèque Nationale (Y2, 1542,

de Nicolas Bonnefons (vers 1575), de Cousturier (1606), et de Jean-Frédéric Bernard (Amsterdam, 1712), ne sont que des reproductions ou des rajeunissements de la première. Celle d'Amsterdam, où les contes sont réduits à *soixante-treize*, est la plus commune, et, quoiqu'elle se vende cher, la moins estimable; chaque anecdote y est accompagnée de remarques insipides. L'anonyme qui s'est avisé de faire ce petit travail (David Durand, ou, selon Barbier, l'éditeur Jean-Frédéric Bernard), a voulu tirer, de contes pour rire ou de libres reparties, des sentences morales, des déductions philosophiques! Lenfant, dans son *Poggiana*, s'est préoccupé de leur côté historique, et n'a pas été beaucoup plus heureux; il a extrait du recueil une centaine d'anecdotes, pour les accommoder à sa guise, les abréger, leur donner du trait, et les mêler à d'autres, de provenances étrangères. Ils auraient tous entrepris de prouver que Pogge n'était ni un homme d'esprit, ni une fine plume, qu'ils n'eussent pas fait autrement. Mais la renommée du vieux conteur était bien assise: ceux qui autrefois, du temps que le Latin était la langue courante des érudits, lisaient les *Facéties* dans l'original, leur avaient fait une réputation qui a résisté aux efforts inconscients des traducteurs pour la ruiner.

Tout récemment, deux estimables érudits, M. P. Ristelhuber, de Strasbourg, et M. Gustave Brunet, de Bordeaux, ont pris à cœur de faire juger les *Facéties* plus équitablement que sur ces pauvres échantillons. L'ouvrage de M. Ristelhuber, intitulé les *Contes de Pogge*¹⁵, n'est en réalité qu'un *Choix des Contes de Pogge*, car il n'en contient que *cent douze*, juste le même nombre que l'imitation du Lecteur de Charles VIII; presque tous sont écourtés, quelques-uns outre mesure. Par exemple, le LXXVIe, *D'un pauvre Batelier* (c'est le CLXXVe de notre édition), est coupé à la moitié; M. Ristelhuber s'arrête à la première partie de la réponse du mauvais plaisant au batelier: «Ne passe jamais personne sans te faire payer d'avance», comme si le conte était fini: ce n'est pas là traduire; il est vrai que le reste est un peu léger, mais le plus souvent les suppressions portent, sans qu'on sache pourquoi, sur des détails qui n'offrent rien de scabreux. Ce petit livre rachète heureusement ce qu'il a de défectueux, comme traduction, par des notes historiques et des commentaires d'une certaine valeur. M. Gustave Brunet¹⁶ a voulu compléter le travail de M. Ristelhuber, et il a encore trouvé cent trois contes dignes d'être mis en Français; c'était un joli regain, mais tous ne sont pas de Pogge, il s'en faut d'un bon tiers au moins.

Les *Facéties* méritent cependant d'être considérées mieux que comme un ensemble de matériaux bruts à rogner, tailler et polir. Pogge a donné lui-même à ces Menus Propos ou Joyeux Devis, comme il les appelait, une forme excellente, à laquelle il est parfaitement inutile d'en substituer une autre; aussi avons-nous fait une version littérale. Le soin qu'ont pris constamment ses prétendus traducteurs de l'élaguer, de le raccourcir ou de le paraphraser, ferait croire qu'il abonde en détails oiseux ou d'une licence exorbitante: il n'en est rien. Son récit, quoi qu'on dise, est bref, bien conduit, d'un tour ingénieux et piquant, et ce qui domine, c'est la bonne humeur, la bonne grosse gaieté, beaucoup plus que la licence. Pogge est de son temps; il ne recule pas devant les mots, mais c'est pour assaisonner la plaisanterie; il est sans gêne à la manière de Rabelais, mais il ne recherche pas les équivoques comme Béroalde de Verville; et Brantôme, par exemple, a bien plus de raffinements. D'ailleurs, au lieu d'employer, suivant l'ancienne coutume, des périphrases souvent pires que le mot propre, nous avons laissé en Latin les passages et les expressions qui pouvaient «scandalizer les foibles», comme disait le bon Abbé de Marolles en traduisant Martial, et nous prendrions volontiers pour épigraphe la vieille devise: *Si non caste, saltem caute*.

Le texte que nous avons principalement suivi est celui de l'édition de Bâle¹⁷, in-fol., 1538, donné, dit-on, par Henri Bebel, érudit Allemand, auteur lui-même de *Facéties*. Celui de François

Réserve). Cette édition paraît donner, dans toute son intégrité, le texte de Guillaume Tardif.

¹⁵ *Les Contes de Pogge, Florentin*, avec introduction et notes, par P. Ristelhuber. Paris, Alphonse Lemerre, 1867, in-16 de XXXII-160 pages, tiré à 212 exemplaires.

¹⁶ *Quelques Contes de Pogge*, traduits pour la première fois en Français, par Philomneste Junior. Genève, J. Gay et Fils, 1868, in-12 de XI-68 pages, tiré à 104 exemplaires.

¹⁷ *Poggii Florentini oratoris et philosophi Opera*, collatione emendatorum exemplarium recognita... Basileæ, apud Henricum

Noël (*Trajecti ad Rhenum*, 1797, ou *Londini*, 1798, 2 vol. in-18), est aussi défectueux que le livre est mal imprimé. Noël a voulu faire parler Pogge en Cicéronien, comme un auteur du XVII^e siècle, et il a omis, sans aucune raison, bon nombre de mots ou même de phrases qui lui paraissaient inutiles. Sa manie réformatrice a été jusqu'à remplacer les titres des contes, tels qu'ils sont libellés dans les anciennes éditions, par d'autres de son invention, plus courts sans doute et plus piquants, mais qui ont le tort d'enlever au vieux conteur son cachet de bonhomie. Non que les titres anciens soient sûrement de Pogge: il est possible qu'ils aient été rédigés par ses premiers éditeurs, mais, en tous cas, ils sont tels qu'on les comprenait à son époque.

Nous avons fait suivre les *Facéties* d'un *Index* des noms propres, qui pourra, jusqu'à un certain point, tenir lieu de commentaire. Les Saumaises futurs s'exerceront, s'ils le veulent, sur Pogge; le plus pressé était de donner un texte qui manquait. On pourra rechercher l'origine de quelques-uns de ses contes ou les innombrables imitations qui en ont été faites: Noël s'est déjà, en grande partie, acquitté de cette besogne. Les personnages qui y sont mis en scène peuvent être aussi l'objet de notes historiques: Lenfant et, après lui, M. Ristelhuber, s'y sont essayés. Au fond, la filiation de tel ou tel conte et l'identité des personnages n'ont qu'un intérêt fort accessoire. Les *Facéties* présentent bien un certain caractère de Mémoires anecdotiques de la Cour des Papes, qui semble appeler des notes biographiques, et que les anciens traducteurs ont peut-être trop dédaigné en francisant, de manière à les rendre complètement méconnaissables, des noms déjà latinisés par Pogge: ainsi, dans l'imitation de Guillaume Tardif, Antoine le Louche, au lieu d'Antonio Lusco, et le vicomte Jannotot, au lieu de Giannozzo Visconti, sont ridicules. Mais, comme il ne s'agit, en somme, que de bagatelles, il est plus que suffisant de rétablir les noms altérés, et d'accompagner quelques-uns d'entre eux d'une brève indication, sans rattacher nécessairement à tous un commentaire. Faire de longues recherches à travers la chronologie et l'histoire, compulser l'*Art de vérifier les dates* et tout Muratori pour savoir au juste qui était cet ambassadeur à qui un Pape se plaignait d'avoir mal aux dents, ce serait se donner beaucoup de peine pour un très mince résultat. Sauf quelques personnages historiques et un petit nombre de lettrés ou d'amis de Pogge, les magnifiques Seigneurs et les Cardinaux très illustres dont il parle ou qu'il fait parler ont souvent aujourd'hui, en fait de notoriété, celle que leur donne, dans ce recueil, un mot pour rire; ils ressemblent à ces Académiciens du XVII^e siècle, inconnus quoique immortels, dont on dit pour tout souvenir: «Talleyrand leur a consacré une historiette.»

Mars 1878.

VI LA PAPESSÉ NOUVELLE DE CASTI¹⁸

Vraie ou fausse, la Papesse Jeanne a donné à l'abbé Casti l'occasion de composer un badinage agréable et digne d'être réimprimé et traduit; c'est tout ce que nous voulons en dire. Comme problème historique, ce singulier personnage est fort loin d'avoir l'importance que lui prêtent ceux qui nient ou qui affirment son existence, soit pour défendre, soit pour dénigrer l'Église. Les Sept Péchés Capitaux, un par un ou parfois tous ensemble, ont été si souvent assis (dans les temps anciens) sur la chaire de Pierre, qu'un scandale de plus ou de moins, sans embarrasser les apologistes, sert à peine aux adversaires. Auprès des désordres de Sergius III, de Jean XI et de Jean XII, amants, fils ou créatures de courtisanes; des scélératesses d'Alexandre VI; des turpitudes d'Innocent X, sigisbé de Madame Olympia, qu'est-ce que le sexe douteux de Jean VIII? D'austères écrivains de la Réforme ont même raison de le prétendre: c'est faire beaucoup d'honneur à l'Église que de l'avoir crue capable de choisir, au IXe siècle, un Pape instruit, lettré, prudent, tel qu'on représente Jeanne enfin, sauf qu'elle était femme et que son Pontificat se termina par une catastrophe.

Au point de vue chronologique, c'est une autre affaire: la suppression de Jean VIII cause dans la liste des Papes un remue-ménage incommode, et, rien que pour cela, on devrait le laisser à son rang. L'Église a pris si longtemps au sérieux la fiction de la Papesse, que tous les Jean, et il y en a beaucoup, se trouvent aujourd'hui mal étiquetés jusqu'à Jean XXIII, forcé de devenir Jean XXII. Qu'on s'imagine le trouble porté dans notre chronologie Royale, si l'on découvrait que Charles-le-Bel, par exemple, est un mythe, une personnification d'Apollon ou de Bélus, comme son surnom l'indiquerait du reste, et que les historiens ont eu tort de l'accueillir: tous les Charles descendraient d'un numéro, et il faudrait s'habituer à voir Charles IX chassé de France par la Révolution de Juillet, Charles VIII ordonner la Saint-Barthélemy, Charles VII faire son entrée aux flambeaux à Naples, et Charles VI donner le jour à Louis XI. Quel casse-tête! et comme on demanderait d'être ramené bien vite au vieux errements de Mezeray et d'Anquetil!

L'abbé Casti, tout prêtre qu'il était, en jugeait sans doute ainsi, car, pour lui, l'authenticité de la Papesse ne paraît pas faire question. Non content de s'inspirer de la légende, telle qu'elle avait cours, il a voulu aller au fond des choses, et il a recueilli, sous forme d'extraits de vieilles Chroniques, dans des notes que l'on trouvera en Appendice, la substance de toutes les controverses. Le poème, assaisonné de sel Gaulois et de finesse Italienne, n'a d'érudition que juste ce qu'il faut; l'auteur est un homme d'Église, mais qui se croit permis d'être homme d'esprit, et qui montre la bonne humeur de l'Épicurien. L'abbé Casti est à peine connu et mal apprécié aujourd'hui en France, après y avoir joui, vers la fin du dernier siècle, d'une vogue non imméritée. On le réimprimait encore à Paris en 1838, mais peut-être pour l'exportation; car ses compatriotes le goûtent toujours, et, chez nous, le Toscan n'est plus une langue courante, comme autrefois. Ses *Animaux parlants*, bien inférieurs à ses *Novelle galanti* dont la *Papessa* est une des plus importantes, ont seuls eu l'avantage d'être traduits en Français; on le juge donc presque uniquement sur ce long poème allégorique, composé sur un plan trop vaste, où l'enjouement prolongé lasse à la fin sans que la profusion amusante des épisodes, des allusions, et le tour gracieux des détails masquent suffisamment l'uniformité de l'ensemble. Des critiques, inspirés sans doute par l'esprit de parti, semblent lui refuser tout ce qui constitue l'écrivain: l'imagination, l'esprit, le style; c'est se montrer bien dédaigneux. Ce disciple de Voltaire, qui fut notre hôte (car c'est à Paris, sous le Directoire et sous le Consulat, qu'il a écrit et fait imprimer la plupart

¹⁸ *La Papesse*. Nouvelle en trois parties et en vers, de l'abbé Casti, traduite pour la première fois, texte Italien en regard; avec les notes et pièces justificatives. Paris, Liseux, 1878, pet. in-18.

de ses œuvres), a son originalité. Il invente peu, il puise d'ordinaire dans le riche fonds des vieux Conteurs, des Légendes ou des Chroniques; mais il excelle à rajeunir ces sujets qui ont passé par tant de mains, il y introduit de nouveaux éléments d'intérêt, et les rehausse souvent par l'abondance et la variété des peintures. S'il n'a pas toute la malice de Voltaire, il en a bien un peu, comme on le pourra voir dans la *Papesse*, et sa qualité d'ecclésiastique y ajoute certain ragoût piquant. Pour son style, il est loin d'être négligé comme on le prétend, et, sous une apparence de laisser-aller, il a des arrangements pleins de coquetterie.

Nous l'avons rendu fidèlement, par une traduction absolument littérale ou, pour mieux dire, linéaire; autant qu'il a été possible, la forme du vers, la construction de la période, les tournures, les inversions, les rejets ont été respectés, de façon à offrir le dessin exact du modèle. Ce procédé, employé par un trop petit nombre de traducteurs, est certainement le plus apte à donner une idée juste des ouvrages en vers écrits dans une autre langue, et à leur conserver au moins quelque chose de leur saveur exotique.

Mars 1878.

VII LE DÉCAMÉRON DE BOCCACE¹⁹

Des innombrables Conteurs qui sont la gloire de l'Italie, deux ont déjà pris place dans la *Petite Collection Elzevirienne*: Pogge par ses *Facéties*, traduites complètement pour la première fois en Français; l'abbé Casti, par la plus curieuse de ses Nouvelles galantes, *la Papesse*, une épopée badine et satirique, un petit poème où l'érudition se cache sous une malice toute Voltairienne.

D'autres choix pourraient encore être faits dans cette copieuse littérature: Franco Sacchetti et ses *Trecento Novelle*, sources d'informations précieuses pour l'histoire anecdotique et dans lesquelles on trouverait aisément un si riche butin; Giovanni Fiorentino, Luigi da Porto et Giraldi Cintio, qui tous les trois ont eu l'honneur d'inspirer Shakespeare et de lui fournir, l'un le *Marchand de Venise*, l'autre *Othello*, le troisième *Roméo et Juliette*; Morlini, qui se sert du Latin, comme Pogge, avec moins d'esprit et de concision; Niccolo Franco, ce pauvre diable qui périt au bout d'une corde en expiation d'un mauvais distique sur les Vespasiennes d'un Pape peu endurant, cet original moitié philosophe et moitié satyre: secrétaire de l'Arétin, et amant de l'idéal au point de se créer une Béatrix, comme Dante: auteur des *Priapées*, et capable d'écrire une sorte d'autobiographie amoureuse, où il n'y a rien que d'imaginaire²⁰; le Bandello, qui fut assez goûté chez nous pour que notre Henri II en fît un évêque Français et dont Belleforêt, dans ses *Histoires tragiques*, n'a donné qu'une idée incomplète; Parabosco et ses *Passe-temps* si agréables (*I Diporti*); le Lasca, dont les *Cene* sont d'une observation si piquante, d'un style si vif; Strapparola et ses *Piacevoli Notti*, suffisamment traduites du reste sous le titre de *Facétieuses nuits du seigneur Strapparole*, par J. Louveau et Pierre Larivey (c'est une des perles de la Bibliothèque Jannet); Luigi Alamanni, Pietro Fortini, Firenzuola, les deux Gozzi, etc. Il y a dans ces maîtres tant d'invention et d'originalité, tant de traits de mœurs intéressants, tant de scènes d'un haut comique et de peintures séduisantes, qu'on regrette de les voir pour la plupart peu connus en France, mal jugés parce qu'ils ont été mal traduits, quelques-uns tout à fait ignorés.

Mais il faut savoir se borner. Les *Facéties* et les *Nouvelles Galantes* sont comme les deux pôles du conte Italien: condensé en quelques pages, ou même en quelques mots par Pogge, avec la netteté et la vigueur que donne la langue Latine, la crudité d'expression qu'elle permet: développé par l'abbé Casti avec une agréable profusion de détails, orné des élégances du vers, dans un idiome abondant et poétique. Boccace vient naturellement se ranger à côté ou plutôt au-dessus de ses deux émules, si dissemblables entre eux, quoiqu'ils l'aient eu tous deux pour modèle.

Le *Décameron* est une de ces œuvres impérissables qui rajeunissent avec les siècles, au lieu de vieillir, et celle qui porte le plus profondément peut-être l'empreinte de l'époque où elle parut. La joie de revivre y éclate, la grande joie de la Renaissance, quelque chose d'analogue à cette effusion que peint Goethe au commencement de son *Faust*, quand tout le monde sort en habits de fête des maisons closes par le deuil de la Semaine sainte en s'écriant: Christ est ressuscité! Seulement alors c'était l'homme qui, longtemps emmailloté dans le linceul, levait enfin la pierre du tombeau et fêtait lui-même son retour à la vie. Comme pour donner plus de saveur et de raffinement aux voluptés, Boccace a mis pour frontispice à son livre la peste de Florence, tableaux lugubres de la Mort, sinistre

¹⁹ *Le Décaméron*, de Boccace; traduction complète par Antoine Le Maçon, secrétaire de la Reine de Navarre (1545). Paris, Liseux, 1879, 6 vol. pet. in-18. *Figures sur bois*.

²⁰ La *Filena*, singulier ouvrage qui serait un chef-d'œuvre s'il n'était d'une prolixité fatigante (Mantoue, 1547, 3 vol. in-12). L'auteur y raconte les enivrements, les jalousies, les déceptions, les désespoirs, les tortures que lui fait éprouver une femme – qui n'existe pas. Il est assez curieux de voir à plus de deux siècles de distance, Franco, un cynique, devinant et présageant le système de Kant, affirmer comme lui que nous ne voyons que nos propres idées, que la réalité nous échappe, que nous créons nous-mêmes ces êtres, ces femmes à qui nous donnons notre amour, notre confiance, à qui nous sacrifions notre vie et qui ne sont que des fantômes de notre imagination.

emblème du Moyen Age en personne, décharné par les macérations, abêti par la scolastique. Le voile de tristesse que la religion répandait sur ce monde, pour faire désirer d'en sortir, Boccace le déchire en se jouant; ce poison glacial qu'elle faisait circuler dans les veines pour abolir toute énergie, toute vitalité, Boccace en trouve dans le rire l'antidote tout-puissant. Les hiboux du cloître et de l'école pourront continuer à discuter, dans leurs épaisses ténèbres, l'être, la substance, l'accident, la réalité des universaux, les hypostases et autres quintessences de chimères: Boccace a fait reluire ce clair rayon de soleil qui dissipe les ombres et chasse les cauchemars.

La Renaissance, dès son aurore, s'annonce comme un retour plus ou moins franc, mais très réel et très spontané au Paganisme, une revanche de longs siècles d'oppression et d'abrutissement. Tel ne prétend que retrouver les titres perdus de l'humanité, restaurer les lettres Grecques et Latines, qui, sans le vouloir, se refait païen. Remettre en honneur les langues d'Homère et de Platon, de Cicéron et de Virgile, c'était en effet renouer une chaîne que le Moyen Age croyait avoir brisée pour jamais, rendre l'essor à la pensée et faire rentrer dans le néant les sciences fausses et stériles. Dérouler le tableau des civilisations et des arts de l'Antiquité, c'était poser les termes d'une comparaison bien périlleuse et montrer au grand jour l'effroyable abaissement, l'ennui mortel où le catholicisme avait plongé le monde. Les Vertus théologiques faisaient maigre figure à côté des trois Grâces, et il suffisait de songer aux Dieux de l'Olympe, à ces Dieux toujours jeunes, souriants et robustes, ardentes personifications des phénomènes naturels, des forces génératrices et des joies de la vie, immuablement assis dans leur sérénité lumineuse, pour faire prendre en dégoût ce culte de l'agonie et de la souffrance, qui étale partout l'image lamentable d'un Dieu supplicié. Qu'est-ce en effet que le catholicisme du Moyen Age, sinon l'abolition de la vie, la religion du sépulcre? L'homme est fait pour être mangé des vers; il n'a pas été créé pour agir, mais pour prier. Arrière donc la science, l'étude; arrière la famille, la patrie, toutes les grandes et nobles affections humaines: ce sont autant de faces du Diable, qui en peut prendre des milliers. L'homme ne doit penser qu'à une seule chose, à son salut; se demander perpétuellement, jour et nuit, serai-je damné? s'absorber dans l'espoir des joies paradisiaques réservées aux élus ou dans la crainte de l'enfer qui l'attend, s'il trébuche. Agir, inventer, chercher le progrès, le bien-être, développer sa volonté et son énergie, se laisser prendre au piège de l'ambition, de l'amour, de la poésie, de l'art, c'est folie; il n'y a de vrai que le tombeau et, par derrière, la vie éternelle. Quelle violente envie de rompre ce réseau de momeries lugubres et de pratiques asservissantes devait tourmenter ceux qui se sentaient faits pour vivre, pour penser et pour agir! Comme ils devaient aspirer à se voir délivrés d'une religion qui, sous prétexte de mater la chair, privait l'homme de tout ce qui peut le charmer, l'épouvantait, le terrifiait pour le rendre plus docile et le forçait d'user son intelligence à résoudre des questions ineptes ou insolubles! Combien durent être de cœur avec ce Grec enthousiaste qui s'écriait: «Cela ne peut pas durer; revenons-en aux Dieux d'Homère!»

Boccace est un païen par l'ardeur sensuelle, par le culte de la grâce, de la beauté, surtout par le mépris de la mort et de ses terreurs, si chères à l'Église dont elles remplissent l'escarcelle. Pendant que la peste ravage Florence, que le glas sonne, conviant à la prière, invitant à se couvrir du sac de cendre, il rassemble ses jeunes femmes et ses galants cavaliers dans une délicieuse villa qui rappelle les frais ombrages de Tibur, et il leur fait mettre en pratique le *carpe diem* des poètes Épicuriens. Si la Mort arrive, elle les surprendra le sourire aux lèvres et se passant la couronne de fleurs qui chaque jour désigne le Roi ou la Reine du festin. Ce qui, pour un autre conteur, n'aurait été qu'un cadre ingénieux, devient ici l'œuvre même et lui donne un sens. Dans ce cadre, Boccace a déroulé en cent histoires puisées un peu partout, mais rajeunies avec un art suprême, la vaste épopée héroïque, galante, libertine, tragique ou railleuse que chantent les passions dans le cœur de l'homme: la haine, la jalousie, la vengeance et surtout l'amour, qui les inspire toutes. Paladins des anciens âges que l'on croirait détachés du Cycle d'Artus et de la Table-Ronde, tyrans farouches taillés sur le patron des Ugolin et des Ezzelino, maris débonnaires ou féroces, amants audacieux et entreprenants, gros marchands pleins d'astuce ou de bêtise, prêtres hypocrites, moines enragés de hâblerie et de luxure, Boccace nous présente l'homme sous toutes ses faces; comme peintre de femmes, il est sans rival.

Quelle gracieuse galerie de filles d'Ève, avant ou après la pomme! La Laure de Pétrarque, la Béatrix de Dante sont des êtres vaporeux, insaisissables; les autres idéales figures qui traversent l'épopée du sombre Florentin, la tragique Francesca de Rimini, avec sa plaie au flanc, parcourant l'espace enlacée à son Paolo, la languissante Pia de' Tolomei, fleur fanée dans l'air étouffant des Maremmes, sont des ombres plutôt que des femmes. Celles de Boccace ont plus de corps: elles ont même un corps assez épais, ces grosses et grasses matrones sur lesquelles s'assouvit sans vergogne l'appétit monacal; ces rusées commères si adroites à passer d'un lit dans un autre, à duper leurs maris, à leur boucher le bon œil, à les occuper dans le cuvier pendant que le galant les cajole; ces fringantes courtisanes toutes roides dans leurs robes de brocart et d'une impudence intrépide. L'artiste épris de la beauté des formes comme un païen, un Grec du temps de Praxitèle et de Parrhasius, se révèle en caressant d'un libre pinceau des nudités chatoyantes: la douce et charmante Grisélidis, si jolie en costume d'Ève; la veuve innocente qui, dupée par un facétieux étudiant, s'en va au clair de lune, déshabillée comme une nymphe du Giorgione, guetter sous la feuillée les célestes Demoiselles qui doivent lui ramener son amant; Geneviève et Isola, blondes comme fil d'or, aux cheveux bouclés, entremêlés d'une légère guirlande de pervenche, viennent pêcher dans le vivier, sous les yeux du Roi de Sicile, et montrent ingénument sous la chemise de lin leurs charmes naissants; dans la forêt de Ravenne, une femme court toute nue et rose à travers bois, talonnée par la meute, poursuivie par le féroce veneur qui sonne du cor à pleins poumons. Dante, le fervent et mystique Chrétien, eût fait de ce supplice l'expiation de quelque crime; il eût cinglé de ses tercets, comme d'un fouet à triple lanière, les épaules de l'épouse adultère ou de la maîtresse infidèle; mais Boccace est un Épicurien: la suppliciée n'est coupable que de vertu, elle a osé résister à l'amour! Peut-être Boccace a-t-il dit son dernier mot sur la femme dans l'histoire de cette séduisante Alaciel, qu'on ne peut voir sans la désirer, qu'on se dispute à coups de couteau, qui passe des bras de celui-ci dans ceux d'un autre, de la cabine des matelots dans le harem d'un pacha, goûte l'amour des vieux et des jeunes, des princes et des voleurs, au milieu de toutes sortes d'enlèvements et d'aventures, puis revient fraîche et souriante à son fiancé, le roi de Garbe, comme si de rien n'était: Bouche baisée ne perd pas de son charme, mais se renouvelle, comme fait la lune.

Ces contes, qui ne sont pas tous aussi voluptueux et où la licence ne tient d'ailleurs pas plus de place qu'elle n'en occupait alors dans les mœurs, nous sont précieux encore à un autre titre: ils ont servi de passeport à la libre-pensée. Il fallait constamment se tenir en garde contre une théologie ombrageuse, pour qui la pensée était suspecte et qui surveillait d'un œil jaloux tout ce qui pouvait faire échec à ses enseignements. Quand Boccace prit la plume, Cecco d'Ascoli venait d'être brûlé. Les temps n'étaient pas encore mûrs pour la discussion philosophique; mais s'il est défendu de raisonner, on peut toujours rire, peindre les travers, les ridicules, les mœurs bonnes ou mauvaises, et le conte, avec ses apparences anodines, son franc parler, ses insouciantes allures, fut la petite fissure, bientôt large brèche ouverte, par où la libre pensée s'échappa d'abord. Depuis longtemps nos fabliaux, si plaisants, si naïfs, malheureusement écrits dans un idiome informe, destiné à périr, étaient une mine inépuisable de traits satiriques contre le clergé. Boccace leur a emprunté ce bon curé qui, voulant faire l'amour à une commère, laisse en gage sa soutane, et cet autre qui, se flattant de changer en jument la femme d'un de ses paroissiens, n'est arrêté par le bélier qu'au moment où il veut *appicar la coda*. A ces histoires édifiantes, il en ajoute bien d'autres: celle du moine qui couche avec une dévote en se faisant passer pour l'ange Gabriel (on croirait lire l'aventure de la Cadière et du Père Girard); celle de l'abbé qui enferme dans une tombe un mari gênant et lui fait accroire qu'il est en purgatoire, pour l'expiation de ses péchés; celle du Juif qui se convertit au catholicisme après avoir vu de près, à Rome, la vie des cardinaux et des moines, persuadé qu'une religion qui dure depuis des siècles, avec de tels scélérats pour ministres, doit nécessairement être d'institution divine, etc. Nos vieux Gaulois, tout en vilipendant les mœurs des prêtres, n'osaient guère s'en prendre à leurs fourberies et respectaient les dogmes. Boccace va plus loin: il démontre la parfaite égalité des trois religions issues de la Bible, le Judaïsme, le Mahométisme, le Christianisme, dans sa fable ingénieuse des Trois Anneaux; il se moque des superstitions dans l'histoire de Messire Chappelet, ce voleur émérite qui trompe un prêtre

par une fausse confession, est canonisé après sa mort, et dont les reliques font tout autant de miracles, dit le conteur, que celles d'un autre saint; il bafoue les imbéciles à qui un prédicateur exhibe une plume de perroquet comme tombée de l'aile de l'archange dans la chambre de la Vierge, et qui se laissent marquer d'un signe de croix au front avec les charbons retirés sous le gril de Saint Laurent; son impiété va jusqu'à nous montrer la petite Alibech, agenouillée devant l'ermite et assistant à la *resurrezion della carne*, bien avant qu'aient sonné aux quatre coins du ciel les trompettes du Jugement dernier. Se moquer ainsi des choses saintes et des mystères! «La liberté philosophique toute seule eût fait brûler l'auteur», dit Villemain: «elle prit pour manteau la licence des mœurs; elle a passé sous cette sauvegarde.»

Le charme des récits avait rendu le *Décameron* si populaire en Italie, que l'Église n'osa se fâcher: elle ne le prohiba qu'au concile de Trente; leur hardiesse irrévérente fit sa faveur auprès des Protestants. On s'en amusait depuis longtemps en France, à cette cour brillante du héros de Marignan, où tout le monde lisait et parlait l'Italien, et surtout dans ce petit cénacle d'esprits indépendants, groupés autour de Lefèvre d'Étaples et de Marguerite de Valois, sincèrement religieux au fond, mais qui détestaient les vices et les désordres du clergé catholique, regardaient le monachisme comme un fléau et préludaient à la Réforme en se moquant des superstitions ridicules, des saints équivoques et du culte des reliques. Pour eux, Boccace faisait plaisamment écho à Calvin, l'adversaire impitoyable des prépuces de Jésus-Christ, du vin des Noces de Cana, des patins et des peignes de la Vierge Marie, du bouclier de S. Michel archange, «toutes inventions de néant, forgées pour attraper deniers aux peuples,» et les attirait autant par cette conformité avec leurs propres aspirations que par l'art exquis avec lequel il avait transfiguré les naïfs produits de la vieille veine Gauloise. Marguerite, dans sa retraite de Nérac, en commanda une traduction Française à son secrétaire, Antoine Le Maçon, pour remplacer une ancienne imitation, démodée et hors d'usage, qu'avait publiée Laurens de Premierfait dès la fin du XIV^e siècle. Antoine Le Maçon s'acquitta de sa tâche avec tant de goût et d'exactitude, que son travail est devenu en quelque sorte définitif: Sabastier de Castres s'est borné à le retoucher prétentieusement, tout en donnant sa traduction comme nouvelle. Mieux vaut laisser dans son intégrité, avec ses tournures naïves, ses périodes quelquefois embarrassées et ses expressions archaïques mais pleines de saveur, cette langue du XVI^e siècle en comparaison de laquelle la nôtre, plus châtiée et plus régulière, semble fade.

Boccace a dédié son œuvre «aux pauvres Dames qui, retirées de leurs vœux et plaisirs, par le vouloir des pères, des mères, des frères et des marys, le plus du temps demeurent enfermées dans le petit circuit de leurs chambres»; il pensait surtout à celles qui aiment, car il ne faut aux autres, ajouta-t-il, que l'aiguille, le fuseau et le rouet. Quoique aujourd'hui les femmes soient moins strictement recluses qu'au temps où la reine Berthe filait, elles se délectent encore aux romans d'amour, à l'exception de celles qui font «les desdaigneuses et les sucrées», et c'est à elles que l'on songe tout naturellement en réimprimant le *Décameron*. Aussi a-t-il semblé superflu de l'accompagner de notes historiques ou philologiques: l'érudition alourdirait ces pages légères. Rappelons-nous que Léonard de Vinci en faisait écouter la lecture à Monna Lisa, pour amener sur ses lèvres ce sourire ambigu qu'il a pour jamais fixé dans sa Joconde.

On a reproduit exactement, dans la présente édition, les ornements typographiques et les vignettes de l'édition Lyonnaise de Guillaume Roville, 1551, in-16. Les vignettes passent pour être de Salomon Bernard, surnommé le *Petit Bernard*, le graveur de la Bible dite de Lyon, et sont tout au moins dans sa manière. Ces vieux bois, d'une exécution savante, s'encadrent bien dans le texte et s'harmonisent avec le style du XVI^e siècle, mieux que ne pourraient le faire des dessins d'une touche et d'un sentiment modernes, si parfaits qu'ils fussent comme œuvre d'art²¹.

Juillet 1878.

²¹ Tous les ornements et vignettes en question ont été gravés à nouveau par un artiste habile et consciencieux, M. Alfred Prunaire.

VIII

LA DONATION

DE CONSTANTIN²²

L'Église catholique est d'une extrême opulence en documents apocryphes; nulle n'a falsifié l'histoire avec plus d'audace et d'ingéniosité. Cela s'explique. Création artificielle, reposant sur un ensemble de fictions qui sont en contradiction flagrante avec les faits avérés, elle s'est trouvée dans l'obligation d'adresser un appel constant à l'esprit inventif de ses adeptes pour forger de toutes pièces les titres nécessaires à son existence, à ses vues de domination, ainsi que les preuves de la mission qu'elle s'attribuait; se créer des annales imaginaires qui vinsent à l'appui de ses affirmations et leur faire subir, de temps en temps, d'habiles retouches, car la science augmente et la crédulité décroît. La vérité subsiste par elle-même, solide, inébranlable; mais le mensonge, de quels étançons, de quels arcs-boutants faut-il le soutenir pour le forcer à rester un instant en équilibre! Aussi voyons-nous depuis tant de siècles les gens d'Église occupés sans relâche à préserver de ruine le vieil et branlant édifice; labeur de jour et de nuit dans des choses croulantes, travail incessant, toujours à refaire: c'est avec du papier, des textes fabriqués, des titres chimériques, des contrats suspects qu'ils espèrent en boucher les lézardes et les crevasses! Quand une de leurs fictions est usée, que la critique en a démontré le néant, ils l'abandonnent, la désavouent, l'attribuent aux Ariens, aux Grecs, aux Albigeois, aux Vaudois, aux Luthériens, à n'importe qui, sauf à ses véritables machinateurs, et vite en exhibent une autre, toute neuve, qui durera ce qu'elle pourra, et dont la destinée est d'être aussi, à son déclin, mise sur le compte des hérétiques. De là chez eux tant de supercheries contradictoires, nées des besoins du jour, puis alternativement délaissées ou reprises, selon le souffle du vent.

Entre tous ces vieux parchemins, insignes monuments de l'imposture sacerdotale, se placent au premier rang la Donation de Constantin et les Fausses Décrétales, dans le recueil desquelles on la rencontra d'abord. Elles ont bouleversé tout le droit public et privé au Moyen Age, mis la civilisation à deux doigts de sa perte, et failli faire de l'Europe la proie d'une théocratie envahissante et impitoyable.

On croit généralement que la Donation de Constantin n'a servi qu'à constituer le pouvoir temporel des Papes dans le sens le plus restreint du mot, c'est-à-dire à les rendre maîtres de ce petit royaume Italien dont les limites ont varié suivant les temps et que le Saint-Siège vient enfin de perdre, après tant de vicissitudes. Le but et la portée de cet acte célèbre furent autres et bien plus considérables: il posa les premières assises de la monarchie universelle, un rêve que beaucoup de Papes firent tout éveillés. Étienne II le songea, ce rêve; Grégoire VII, Innocent III, Grégoire IX, Adrien IV, Boniface VIII s'épuisèrent en vains efforts pour le réaliser.

Elle fut fabriquée, probablement par Étienne II, certainement sous son pontificat²³, pour donner un point d'appui à ces ambitions. Si Constantin fut choisi comme donateur de préférence à tout autre, c'est que ce Prince, en transférant de Rome à Byzance la capitale de l'Empire, pouvait plus aisément passer pour avoir voulu laisser l'Occident au chef de la religion. Toute l'histoire, les monuments, les monnaies, les médailles, les partages successifs de l'Empire démentaient cette supercherie; mais quand les documents écrits sont rares, qu'on a une armée de scribes pour les falsifier, qu'on revendiquera bientôt le droit d'enseigner seul et d'imposer de force ce que l'on affirme être la vérité, on ne s'arrête pas devant un si mince obstacle.

²² *La Donation de Constantin*, premier titre du pouvoir temporel des Papes: où il est prouvé que cette Donation n'a jamais existé, et que l'Acte attribué à Constantin est l'œuvre d'un faussaire, par Laurent Valla (XVe siècle). Traduit en Français et précédé d'une Étude historique, par Alcide Bonneau. Avec le texte Latin. Paris, Liseux, 1879, pet. in-18.

²³ Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église*, tome IV.

Une première fable, celle du baptême de Constantin par le Pape Miltiade ou Melchiade, en 313, fut inventée. Après la fameuse bataille du pont Milvius et l'apparition du Labarum, Constantin, rentré à Rome en triomphateur, se décide à embrasser la religion Chrétienne et donne à son chef le palais de Latran transformé en église, de magnifiques ustensiles d'or et d'argent, patènes, ciboires, calices, burettes, pour le service des autels, lui assigne des revenus sur les deniers publics et lui concède des domaines dans la banlieue de Rome²⁴. Un édit de tolérance envers les Chrétiens et la permission accordée au Pape d'ouvrir un Concile, pour apaiser la querelle de Cécilien et des Donatistes, complétaient cette légende assez bien tissée, sauf que dans l'épître où elle est narrée, le Saint Pape Melchiade parle du Concile de Nicée, tenu onze ans après sa mort: une misère! L'Église aurait pu se contenter de cette fiction honorable et profitable pour elle; mais quoi! un pauvre petit palais, quelques calices, quelques ostensoirs, de maigres revenus, c'était bien peu. Pas un mot là-dedans de la primauté de l'Évêque de Rome, ni de l'abandon des insignes impériaux et de la pourpre sénatoriale en faveur des prêtres, ni du partage de l'Empire, ni d'aucune clause qui permît au Pape de se dire le suzerain de tous les monarques, le distributeur de toutes les couronnes. Il fallait changer cela. On décida que Melchiade devait avoir subi le martyre, soit sous Maximin, soit sous Constantin lui-même; que ses Lettres, fabriquées par les Ariens, étaient autant d'impostures²⁵; et une nouvelle histoire, celle du baptême par Saint Sylvestre, en 323 ou 324, fut mise en circulation. La supercherie réussit à merveille: interpolée au VIIIe siècle, dans les *Actes de S. Sylvestre* et le *Liber Pontificalis* du Pape Damase, qui peut-être est en entier apocryphe, elle fut prise au sérieux même par les adversaires de l'Église, Laurent Valla tout le premier. De quels arguments plus pressants il aurait fortifié sa réfutation s'il avait su que ce baptême, cause première de la Donation, était simulé comme elle!

Dans cette seconde fable, répétition de la première, mais revue, corrigée et augmentée, Constantin se montre d'abord le plus grand constructeur d'églises qui ait jamais vécu. Lui qui ne séjourna jamais à Rome, qui n'y fit que de courtes apparitions, il y bâtit en un rien de temps, *in eodem tempore* (*Vie de Saint Sylvestre, Pape*, dans la collection des Conciles, de Labbe), sept immenses basiliques; il en bâtit encore quatre autres à Ostie, dans la ville d'Albe, à Capoue, à Naples. L'énumération complaisante des richesses qu'il accumule dans ces églises a quelque chose de prodigieux; il y emploie l'or et l'argent en guise de plomb ou de fer, et sème les pierreries comme des cailloux. Ce ne sont partout qu'autels d'argent massif (une église à elle seule en a sept, pesant chacun deux cents livres); chancels ou grilles de chœur, aussi en argent, pesant mille livres; baldaquins, encore d'argent et pesant deux mille livres; patènes d'or, calices d'or enchâssés de pierreries, amphores, buires, burettes, brûle-parfums, encensoirs d'or, tabernacles d'or, chandeliers d'or, lanternes d'or. Suit une énumération considérable de domaines affectés à l'entretien de toutes les églises, ainsi déclarées propriétaires, par un acte longtemps regardé comme authentique, d'une foule de fermes, châteaux et villas, de milliers d'arpents de terre et de bois dans toutes les régions de l'Italie, de maisons à Rome, à Antioche, à Tarse, à Tyr, à Alexandrie, à Nicée en Numidie, sans compter des redevances en encens

²⁴ *Epistola Papæ Melchiadis*, dans la Collection des Conciles de Labbe, tome I; *Vita S. Sylvestris, Papæ*.

²⁵ C'est ce que dit Steuchus réfutant Laurent Valla, qui s'appuie sur la donation faite à Melchiade pour nier celle que Constantin aurait faite à Sylvestre. «Melchiade n'a jamais vu ni connu Constantin; il n'a pu parler ni de lui ni de la Donation, qui s'est effectuée longtemps après sa mort. Ce sont les Grecs, les Ariens qui ont inventé la concession par Constantin à Melchiade de je ne sais quelles constitutions. Cela est faux, l'histoire le prouve surabondamment; Melchiade ne vécut pas jusqu'au temps de Constantin: il avait reçu la couronne du martyre sous ses prédécesseurs. Lisez Damase et bien d'autres. Les paroles que Valla prête à Melchiade ont donc été imaginées par les Ariens, ainsi que les prétendues constitutions. Voilà ce qui a trompé notre homme; voilà quelle a été son incroyable cécité; il n'a pas su lire dans les histoires que Melchiade n'avait jamais pu parler ni de la foi, ni de la religion, ni des dons de Constantin.» (*Contra Laurentium Vallam*, p. 147.) – Singulier retour des choses d'ici-bas! Depuis que la Donation a été reconnue fautive et qu'il ne s'est plus agi de la soutenir, mais de ne pas tout perdre, la fable de Melchiade, très mauvaise du temps de Steuchus, excellente depuis, a été ressuscitée (moins ce qui concerne le baptême, décidément abandonné), et l'on peut lire dans tous les historiens de cette période de l'Église, Chateaubriand, l'abbé Rohrbacher, l'abbé Darras, M. de Broglie, comment ce saint Pape, quoique mis à mort en 312 par Maximin, d'après Steuchus, fut au mieux l'année suivante avec Constantin, en reçut la permission d'ouvrir le Concile de Rome, des présents considérables, et mourut paisiblement, chargé de gloire et d'années. De son martyre, il n'est pas autrement question, et ses Lettres n'ont plus été fabriquées par les Ariens. Ce Pape qui a deux biographies, deux genres de vie et deux genres de mort, suivant les besoins de la polémique religieuse, est une des nombreuses curiosités de l'histoire ecclésiastique.

et en parfums, en nard, baume, storax, cannelle, safran, dues par la plupart des villes d'Orient. Ici la fraude atteint des proportions colossales, car nous pouvons nous fier à la rapacité des gens d'Église pour croire qu'ils ont dû réclamer, et durement, sinon le safran et la cannelle des rives de l'Euphrate, du moins les rentes des domaines, qui se trouvaient à portée de leur main, et que le pseudo-Constantin, en excellent économiste, désigne très clairement, sur les territoires de Rome, de la Sabine, de Tibur, d'Albe, d'Ostie, de Capoue, de Naples.

La charte de Donation, qui vient à la suite de la *Vie de Saint Sylvestre*, se trouve ainsi amenée et préparée. Dans ce document d'une naïveté grossière, proportionnée à la crédulité d'alors, Constantin, attaqué de la lèpre, ayant épuisé tous les secours de l'art, s'adresse aux prêtres du Capitole, qui, après mûre réflexion, lui conseillent de prendre un bain de sang d'innocents. Plusieurs centaines d'enfants, enlevés aux premières familles de Rome, sont amenés au Capitole; on va les égorger pour remplir de leur sang une grande cuve, quand l'Empereur, pris de pitié, leur fournit des carrosses pour s'en retourner chez eux. En récompense, Saint Pierre et Saint Paul lui apparaissent la nuit suivante et lui enjoignent d'aller trouver Saint Sylvestre, Pape, quoiqu'il n'y en eût pas encore, qui le guérira en lui conférant le baptême. Constantin se rend à l'église, reconnaît dans les figures d'un tableau que lui montre Sylvestre les personnages de son apparition nocturne, et, frappé de stupeur, se fait baptiser: il sort de la piscine entièrement guéri, le corps blanc comme neige. Pour marquer sa vénération envers Saint Pierre et Saint Paul, ses charitables avertisseurs, il ordonne que l'on exhume pieusement leurs restes, les place de ses mains dans des caisses d'ambre, «que la force de tous les éléments ne pourrait rompre,» ferme ces caisses avec des clefs d'or, et bâtit pour les recevoir une église dans les fondations de laquelle il jette douze sacs de terre qu'il a portés sur ses épaules, en l'honneur des douze apôtres. Ces inventions sont tellement en dehors de tout bon sens, que Gratien a pris soin de les passer sous silence en insérant la Donation dans son *Décret*. Il est amusant d'y voir Constantin, néophyte et déjà docteur en théologie, discourir *ex professo* sur la Création, le péché originel, la fameuse pomme, le serpent tentateur, le Verbe, la Trinité, qu'il explique en fort bons termes, le Diable, l'enfer, la résurrection, le jugement dernier et tous les mystères; il se pique d'orthodoxie, lui qui doit protéger le premier schisme, et, ce qui était encore plus précieux pour les Papes, il y donne vingt-cinq ou trente fois à Sylvestre le titre de *Summus Pontifex*, qu'il garda précisément pour lui-même.

Le reste, tout aussi ridicule dans la forme, est plus sérieux au fond. Constantin y concède à l'Évêque de Rome la primauté sur tous les Évêques et Patriarches du monde, même sur le Patriarche de Constantinople, qui n'était pas encore fondée, puis il y reconnaît, en abandonnant Rome et l'Italie au Pape, «qu'aucun souverain terrestre ne doit avoir de pouvoir là où le souverain céleste a établi le chef de son empire;» ce sont les deux clauses capitales: le Saint-Siège a réussi à faire consacrer la première par le Concile de Trente et il a défendu la seconde jusqu'aux dernières extrémités; par la cession, fort vague d'ailleurs, que l'Empereur est censé faire, en outre, des Gaules, de l'Espagne, de la Germanie, de la Judée, de la Thrace et des Iles, il opère au profit des Papes, pour peu qu'ils sachent s'en servir, la constitution d'une des plus vastes monarchies du monde; par une autre clause, celle qui attribue aux Pontifes le droit exclusif de porter les ornements impériaux et aux simples prêtres les vêtements des sénateurs (la pourpre des Cardinaux n'a pas d'autre origine), il satisfait cette soif de distinctions honorifiques qui a toujours dévoré le clergé, et il le relève de son abjection originelle en le déclarant apte à remplir toutes les charges publiques, les plus hautes magistratures; enfin il place de ses propres mains sa couronne sur la tête de Sylvestre, qui refuse d'abord, avec une humilité comique dans un acte faux, puis, comme Pepin, il tient la bride de son cheval. Qu'un tel document ait jamais pu être produit et pris au sérieux, c'est ce qui donne une triste idée de l'impudence et de la sottise humaines; mais il avait un droit incontestable à figurer dans ce fameux recueil de Gratien, code du droit canon, où les Fausses Décrétales d'Isidore Mercator tiennent un si bon rang, où la monstrueuse falsification connue sous le nom de Constitutions Apostoliques est donnée comme d'une authenticité incontestable, avec le *Liber Pontificalis* du Pape Damase, et tant de Lettres de Papes, fabriquées *ad majorem Dei gloriam*. La Donation occupe, dans le *Décret*, la majeure partie de la

Distinction XCVI, Canon XII, et vient à l'appui de propositions qui toutes sont destinées à établir sur des bases solides la suprématie Pontificale, et à défendre l'Église de l'ingérence séculière. Le *Décret* de Gratien est, pour le clergé, une œuvre tellement capitale, l'infirmité de la moindre de ses parties, à plus forte raison d'une pièce importante, est pour lui d'une telle conséquence, que dès que l'inauthenticité de la Donation de Constantin fut seulement soupçonnée, on s'efforça d'exonérer de cette supercherie l'auteur du *Décret*. Antoine de Florence, Nicolas Cusan, Volaterranus, par exemple, affirmèrent qu'elle ne se trouvait pas dans quelques anciens manuscrits, ce qui s'explique, puisque postérieurement à l'imprimerie, elle n'a souvent été éditée, en pays libres, en France et en Allemagne, qu'avec la glose infamante: Cette Donation est une supercherie; *Hæc dona sunt mendacia*. Ceux qui la désapprouvaient si catégoriquement ont bien pu la retrancher de leurs exemplaires, sans pour cela douter que Gratien l'eût recueillie. Gratien n'était pas si scrupuleux et Valla lui-même, dans un autre de ses ouvrages²⁶, le prend en flagrant délit d'imposture, mutilant un passage d'Isidore Mercator pour en tirer un sens exagéré, à propos du Symbole des Apôtres, récité au Concile de Nicée: falsifier ce qui est déjà faux, c'est un assez joli tour de force. Toutefois, subissant malgré lui l'ascendant d'un livre que l'on commentait dans toutes les écoles de droit, d'un auteur qui jouissait d'une si grande autorité, Valla refuse de croire Gratien capable d'avoir inséré la charte apocryphe parmi les Canons, et, sans doute pour ne pas avoir affaire à trop forte partie, préfère charger du délit un interpolateur imaginaire du nom de Paléa.

La Donation figure, en effet, dans le *Décret*, sous la rubrique *Palea*, qui lui est commune avec quelques autres documents du même genre, et qui a donné lieu aux plus bizarres interprétations. «Environ cinquante Canons, dispersés dans le *Décret* de Gratien, portent ce titre que l'on ne peut plus, et depuis longtemps, positivement expliquer. D'après les uns, *Palea* est une abréviation du nom propre de Paucapaléa, auquel on attribue l'interpolation de ces Canons dans le *Décret* de Gratien; mais si, en effet, Paucapaléa ou Protopaléa, *un des premiers et des plus remarquables disciples de Gratien*, compila plusieurs de ces Canons, tous ne sont pas incontestablement de lui. D'autres savants, comme Walter, pensent que ces passages ne s'étant trouvés dans l'origine qu'à la marge et ne provenant pas de Gratien lui-même, ne furent guère tenus en estime par les glossateurs qui les désignèrent comme de la paille, *palea*, en comparaison du pur froment de Gratien.» (L'abbé Goschler, *Dictionnaire encyclopédique de la Théologie catholique*, art. *Paléa*.) Valla tantôt adopte la première et tantôt la seconde de ces hypothèses, pour avoir devant lui un adversaire qu'il puisse prendre à partie, n'osant pas s'attaquer aux Papes, qu'il pensait bien, au fond, être les auteurs de la fraude, et pour s'amuser à jouer sur le nom de ce Paléa, homme de paille de la Papauté. Vraisemblablement, *palea* est la transcription du Grec *παλαιά*, sous-entendu *γράμματα*; les copistes qui ont mis cette indication en tête de quelques parties des Canons ont sans doute voulu marquer que ces documents étaient vieux et qu'ils en ignoraient l'origine²⁷. De leur *παλαιά*, comme du Pirée, on a fait un homme: Paucapaléa, Protopaléa, aussi appelé Pocopaléa, Quotapaléa ou tout simplement Paléa, disciple de Gratien, d'une érudition consommée, d'un goût exquis, etc.! Par suite d'une méprise, peut-être intentionnelle, une rubrique est devenue un savant; un peu plus elle devenait un saint: que de personnages de l'histoire ecclésiastique n'ont pas de droit à l'existence!

Laurent Valla ne fut pas le premier à soupçonner de fausseté la Donation; une telle supercherie, si grossière, ne pouvait pas être examinée de près sans qu'on en vît la trame. Dès 998, l'Empereur Othon III la dénonçait publiquement, dans une de ses Constitutions. Frédéric Barberousse sembla néanmoins l'admettre comme vraie, en principe²⁸, et Gervais de Tilbury, secrétaire de Othon IV, en

²⁶ *Pro se et contra calumniatores Apologia. Laurentii Vallæ opera, Basileæ, 1543, in-fol., p. 800.*

²⁷ V. Banck, *De tyrannide Papæ in Reges et Principes Christianos*, Franequeræ, 1649, in-12. Ce jurisconsulte Suédois, qui a dédié son livre à la reine Christine, s'amuse aussi à jouer sur le nom de Paléa: «... *Et cum palea sit, ac pro palea in Decretis inseratur, nulla veritatis grana unde colligere licet, Piscator Romanus granaria sua auro replevit.*»

²⁸ Il prétendait seulement que toute donation pouvant être révoquée pour cause d'ingratitude, il se réservait d'user de ce droit. «Au temps de Constantin, S. Sylvestre possédait-il quoi que ce soit de la dignité royale? Ce fut ce Prince qui rendit à l'Église la liberté

reconnut, au nom de son maître, la validité; mais ces acquiescements, extorqués d'une façon plus ou moins adroite, ne signifient rien. Ils sont le fruit de la fameuse alliance du trône et de l'autel, deux despotismes faits pour s'entendre et, après maintes querelles, se réconcilier toujours aux dépens des peuples. En dehors des juristes papalins, bien peu d'esprits élevés, familiers avec les textes, faisaient le moindre cas d'une charte dont la rédaction est si ridicule, dont chaque clause dénonce la fraude, chaque phrase la sottise d'un scribe ignorant. En 1152, lorsque Eugène III argua de la Donation, que Gratien venait de produire au grand jour, pour disputer Rome au peuple, soulevé par Arnaud de Brescia, un des disciples de l'apôtre démocratique, Wetzel, écrivait à Frédéric Barberousse: «Ce mensonge ou plutôt cette fable hérétique, par laquelle Constantin passe pour avoir simoniaquement cédé à Sylvestre les droits de l'Empire sur la ville de Rome, est aujourd'hui dévoilé; les journaliers et les bonnes femmes en savent assez là-dessus pour fermer la bouche aux docteurs, si bien que le Pape et les Cardinaux n'osent plus se montrer en public, tant ils en sont honteux²⁹.» Il traite de même le baptême de Constantin par Melchiade, cette première fable dont nous avons parlé et qu'on essayait sans doute de remettre à flot, en voyant contester le baptême par Sylvestre. Dante paraît avoir cru à l'authenticité de la Donation; il en déplore les effets et la signale comme la principale cause de la corruption de l'Église, de l'avilissement du trône pontifical:

Hélas! Constantin, de quel fléau fut mère
Non ta conversion, mais cette dot
Que reçut de toi le premier Pape enrichi³⁰!

C'est le poète qui parle, et vraie ou fausse, la Donation avait eu les effets qu'il déplore. Jacques Almain, théologien de Paris, déniait à cette ancienne supercherie toute autorité (1310); Marsile de Padoue enseignait que la primauté de Pierre, fondée non sur les Évangiles, mais sur la Donation de Constantin, est un leurre, une imposture, et que ni Pape, ni Évêques, ni prêtres, n'ont de juridiction sur personne³¹: opinions bien hardies au XIVe siècle, en face des bûchers toujours allumés. Jean XXII commença par excommunier Marsile, le réfuta et soutint la parfaite authenticité de la Donation.

Les Papes persistant toujours à s'appuyer sur une Charte fabriquée par eux et refusant de se rendre aux arguments tirés avec modération de la raison et de la logique, il était urgent de faire descendre la discussion des hauteurs où Dante et le grand juriste de Padoue l'avaient portée, pour s'en tenir à l'analyse de l'acte en lui-même, en dénoncer impitoyablement les absurdités, et montrer, non pas seulement que la Donation était illégale ou excessive et révocable, ce qui lui supposait une ombre d'existence, mais l'œuvre d'un faussaire: la fraude une fois divulguée, indéniable, peut-être que les Papes n'oseraient plus brûler ni excommunier personne. C'est ce que Laurent Valla entreprit, avec d'autant plus d'assurance qu'il pouvait compter sur l'appui d'un Prince toujours menacé de retomber sous la sujétion du Vatican. La date à laquelle il composa son Traité contre la Donation se trouve fixée par diverses circonstances qu'il rappelle: la révolte de Bologne, le siège soutenu par Eugène IV dans le château Saint-Ange (1434) et qu'il dit avoir eu lieu six ans auparavant, la déposition toute récente de ce Pape par le Concile de Bâle et l'élection d'Amédée de Savoie (Félix V); c'est donc aux environs de 1440 qu'il mit la main à la plume. Valla vivait alors à la cour du roi de Naples, Alphonse d'Aragon, non pas en exil, comme l'insinue charitablement Steuchus³², mais de son propre gré, ayant

et la paix, et tout ce que vous possédez, comme Pape, provient de la libéralité des Empereurs. Lisez les histoires et vous y trouverez ce que je dis.» (*Lettre à Adrien IV.*)

²⁹ «*Mendacium vero illud et fabula hæretica, in qua refertur Constantinus Sylvestro imperialia simoniace concessisse in Urbe, ita detecta est, ut etiam mercenarii et mulierculæ quoslibet etiam doctissimos concludant, et dictus Apostolicus cum suis Cardinalibus in civitate præ pudore apparere non audeant.*» Martène et Durand, *Amplissima Collectio veterum scriptorum*, 1724; *Epist.* 384.

³⁰ Ahi, Costantin, di quanto mal fu madreNon la tua conversion, ma quella doteChe da te prese il primo ricco Patre!*Inferno*, XIX, 115 et suiv.

³¹ *Defensorium pacis*, paru en 1324. Réimprimé dans Goldast.

³² «*Regi Neapolitano, apud quem exulabat, gratificaturus.*» *Contra Laurent. Vallam*, p. 80.

quitté Rome à la suite de premiers démêlés avec Pogge, qui l'avait empêché d'obtenir de Martin V une place de Secrétaire Apostolique³³. Il accompagnait dans ses expéditions Alphonse, en train de conquérir son royaume; il se vante même de s'être battu sous ses ordres et d'avoir repoussé un furieux assaut, du haut des murs d'un couvent. S'il avait l'étoffe d'un homme de guerre, sa plume était encore plus affilée que son épée, et il le prouva bien.

Le Concile de Bâle venait de ramener l'attention sur les prétentions temporelles des Papes, et entre tous les États de l'Europe le royaume de Naples, tenu si longtemps dans l'étroite dépendance du Saint-Siège, avait le plus d'intérêt à secouer ce joug. Sur l'invitation du Roi, Valla fut amené à interroger le principal titre des Pontifes, n'eut pas de peine à le trouver faux et conçut le projet de le dire. Mais ici faisons justice d'une appréciation qui n'a pas le moindre fondement. «Dédaignant», dit M. Ch. Nisard, «de pénétrer dans l'histoire avec le flambeau de la critique, uniquement pourvu de cette espèce d'arguments que l'imagination suggère aux purs déclamateurs, Valla entreprit de prouver que la Donation de Constantin aux Papes était chimérique et insoutenable. Combattre les faits par cela seul qu'ils manquent de vraisemblance n'est pas précisément une méthode conforme à la plus exacte manière de raisonner. Combien d'événements vrais ne laissent pas de paraître invraisemblables! Mais cette fois, Valla rencontra juste: les travaux des érudits ont démontré, il y a longtemps, que cette Donation était une fable; Valla eut le mérite de le deviner³⁴.» Ceux qui liront l'argumentation pressante de Valla décideront s'il est tombé juste par hasard, s'il a fait œuvre de devin ou de critique, et si la patiente analyse à laquelle il se livre, les remarques ingénieuses et mordantes qu'elle lui suggère, sont bien les fruits de son imagination. Quant aux érudits qui, depuis Valla, ont battu en brèche la Donation, le Cardinal Baronius (à son grand regret), Hotman et Bank, ils n'ont, et pour cause, rien ajouté de décisif à sa thèse; les deux derniers se sont bornés, l'un à la résumer, en lui rapportant tout l'honneur de la discussion, l'autre à la reproduire.

Laissons donc à Valla ce qui lui appartient bien, le mérite d'avoir le premier dévoilé la fraude, et par des arguments propres à la rendre désormais insoutenable. Cela aurait pu lui coûter assez cher. Ayant eu l'imprudence de revenir à Rome, en 1452, il faillit être assassiné, sur le simple soupçon d'avoir écrit ce livre abominable, qu'il s'était contenté de lire à ses amis de Naples, et qu'il gardait prudemment par devers lui, sans le publier; il dut s'enfuir sous un déguisement, s'embarquer et gagner l'Espagne, pendant qu'on instruisait son procès.

Le *De falso credita et ementita Donacione Constantini* ne fut réellement connu, divulgué, qu'après sa mort et surtout lorsque Ulrich de Hutten l'eut édité pour la première fois, en 1517, à l'aide de presses clandestines établies dans son château délabré de Steckelberg, pour le dédier à Léon X. Luther apparaissait alors sur la scène du monde, et cette virulente négation de droits jusqu'alors réputés inébranlables servit de machine de guerre à la Réforme contre la Papauté. «J'ai entre les mains,» écrivait Luther, «la Donation de Constantin réfutée par Valla, éditée par Hutten. Bon Dieu! que de ténèbres ou de perversités accumulées par Rome! Vous serez stupéfait que Dieu ait permis, non seulement que cela durât pendant des siècles, mais que cela prévalût, que des mensonges aussi infâmes, aussi grossiers, aussi impudents fussent insérés dans les Décrétales et imposés comme des articles de foi³⁵.» Cette première édition, fort rare, est précédée d'une ironique dédicace à Léon X. «Ceux-là ne te connaissent pas, Saint-Père,» lui disait plaisamment Hutten, «qui croient que tu ne sauras pas apprécier le travail de Laurent Valla. Tu affirmes que tu veux rendre la paix au monde: il n'y a pas de paix possible tant que les ravisseurs n'auront pas restitué aux possesseurs légitimes ce qu'ils leur ont injustement pris.» Léon X lui répondit à sa manière, en ami des arts sinon en ami des

³³ *Laurentii Vallæ opera*, p. 352.

³⁴ *Les Gladiateurs de la République des lettres* (t. Ier, p. 201).

³⁵ «*Habeo in manibus Donacionem Constantini a Laurentio Valleno confutatam, per Huttenum editam. Deus bone, quante seu tenebræ, seu nequitie Romanorum! et quod in judicio Dei mireris, per tot sæcula non modo durasse, sed etiam prævaluisse, ac inter Decretales relata esse tam impura, tam crassa, tam impudentia mendacia, inque fidei articulorum vicem suscepisse.*» Cette lettre porte la date de 1520.

lettres, et d'une façon qui, pour être détournée, n'en affirmait pas moins une fois de plus l'attachement obstiné de la Papauté à ses titres chimériques. Il commandait à Raphaël, outre la *Bataille du pont Milvius*, dont le sujet véritable, au point de vue catholique, est l'apparition miraculeuse du Labarum, deux immenses fresques: le *Baptême de Constantin par Saint Sylvestre*, et *Constantin donnant Rome au Pape*, qui ornent encore une des salles les plus splendides du Vatican.

Résumé brillamment et complété par Hotman, au XVI^e siècle, réédité par Schardius, puis encore au XVII^e siècle par Banck, qui le donne comme une pièce capitale pour l'histoire des démêlés du Saint-Siège avec les puissances, le traité de Laurent Valla mérite assurément de ne pas tomber dans l'oubli. C'est une œuvre. L'auteur a extrêmement soigné, au point de vue de la composition et du style, ce pamphlet ou plutôt ce plaidoyer qui était pour lui un morceau de prédilection et qu'il retoucha jusque dans sa vieillesse. La forme en est légèrement artificielle, comme tout ce qui tient au genre oratoire et demande de la symétrie; mais la langue est pure, puisée aux bonnes sources, digne de celui qui avait recueilli et commenté les *Élégances* de la langue Latine. Les premières pages sont toutes Cicéroniennes. Laurent Valla y prête successivement la parole, avec une grande ampleur, aux fils et aux amis de Constantin, au Sénat, au Peuple, qui tous le supplient de ne pas donner l'Empire; enfin à Sylvestre, qui refuse de le recevoir, et il a placé dans la bouche de ces différents personnages les raisons les plus propres à faire toucher du doigt les impossibilités matérielles et morales soit de la Donation, soit de son acceptation. Ce ne sont pas là de vaines tirades déclamatoires, des morceaux de rhétorique plus ou moins achevés; la forme oratoire ne nuit en rien à la vigueur des arguments, et, sous l'abondance du style, la cadence des périodes, l'éclat et la hardiesse des figures, des apostrophes, on sent une robuste dialectique, comme des muscles solides sous une draperie. Le discours de Sylvestre surtout est remarquable. Tous les motifs du refus qu'il le suppose faire, avec une malicieuse bonhomie, tirés de la prédication et de l'enseignement de Jésus, des *Épîtres* de Saint Paul, des écrits des Pères, appliqués avec une rare justesse, s'appuient sur des textes qu'on ne peut guère écarter; mais c'est une ironie bien cruelle que de placer dans la bouche d'un Pape cette audacieuse contre-partie des prétentions de Grégoire VII, fondées sur des allégories de la Lune et du Soleil. Ces polémistes du XV^e siècle étaient de rudes joueurs, et, en pareilles matières, leur connaissance profonde des lettres sacrées les rendait bien redoutables. L'Église, maîtresse de l'instruction publique, lui donnant pour base l'étude des livres saints, pour couronnement celle de la théologie et du droit canonique, formait sans doute des prêtres instruits et se préparait des apologistes; mais elle se créait aussi de dangereux adversaires en ceux qu'elle nourrissait ainsi de sa moelle et que venait à éclairer un rayon de libre pensée. Ce sont des théologiens qui lui ont fait le plus de mal.

La discussion proprement dite de l'acte incriminé se trouve dans la seconde moitié du livre; elle est mordante, acharnée, spirituelle; le polémiste, auquel M. Nisard lui-même reconnaît pour habitude «d'alléguer des raisons avant de dire des injures,» y redouble d'invectives, mais le «grammairien» surtout, éplucheur de mots et de syllabes, y triomphe. Valla, et ce n'est point son moindre mérite, a ouvert la voie à la critique diplomatique, un art encore en enfance à son époque, et que l'Église n'était guère tentée de protéger. Toute brillante et passionnée qu'elle est, sa discussion repose sur un examen approfondi du texte, au point de vue historique comme au point de vue grammatical; il passe tout au crible avec un soin minutieux, et si l'on analyse les moyens de vérification qu'il emploie pour saisir les traces de fraude, on se convaincra que les Mabillon et les d'Achéry n'en ont point eu d'autres: ils ont précisé et formulé les règles que Valla appliquait d'intuition.

Février 1879.

IX LES CONTES DE VOISENON³⁶

L'Abbé de Voisenon est une originale figure du XVIIIe siècle. Presque aussi laid qu'un singe, d'une taille petite et rabougrie, la mine chétive, envahie d'une jaunisse perpétuelle, bâti par la nature dans un moment de distraction, d'une santé délabrée, avec cela, et de temps en temps, étouffé par un asthme qu'il prétendait tenir de sa nourrice, il ne laissa pas d'être un homme à bonnes fortunes; c'était un abbé galant, un coureur d'alcôves. Ne rappelons pas qu'à vingt-cinq ou vingt-six ans il avait été grand-vicaire, ce qui nous est au moins aussi indifférent qu'à lui-même, et que sur son refus d'accepter l'épiscopat, il reçut l'abbaye royale du Jars, près de son château de Voisenon, avec trente mille livres de rente: entré dans les lettres sous les auspices de Voltaire, il nous est rien que pour cela sympathique, et s'il conserva de fructueux bénéfices en restant fidèle à cette amitié de sa jeunesse, il en aurait obtenu bien d'autres en passant dans le camp des cafards, sans avoir besoin de changer de mœurs. Voltaire, que l'on nous peint aujourd'hui comme un mangeur de prêtres, comme l'ogre du clergé, Voltaire eut toute sa vie autour de lui une véritable cour de gens d'Église; à voir, dans sa Correspondance, la peine infinie qu'il se donne pour procurer du pain à celui-ci, un emploi de secrétaire à celui-là, un canonicat à cet autre, on pourrait croire qu'il tenait le bureau de placement de tous les abbés de France.

Voisenon fut un des premiers à tirer parti de cette bienveillance; patronné par Voltaire, il se lança dans les cercles des beaux esprits et les salons des jolies femmes. Il eut sa place marquée dans la *Société du bout du banc* et le *Recueil de ces Messieurs*; ses petits vers plurent, quoiqu'ils n'eussent pas toujours le sens commun; ses reparties piquantes et sa malice empêchèrent de trop voir les disgrâces de sa personne, et il eut des succès, il fit des conquêtes! Les femmes ne se l'arrachaient pas, cela se conçoit; elles le prenaient par curiosité, pour amuser le tapis, et se le repassaient de l'une à l'autre comme un magot sans conséquence. Elles l'appelaient leur ami Greluchon, leur petite poignée de puces. Voisenon dit que Crébillon fils passait pour être insolent envers les femmes, sans avoir de quoi justifier son insolence; mais lui-même aurait peut-être été bien embarrassé, avec son asthme, d'en montrer davantage, et cela ne l'empêchait pas d'être insolent. Stendhal conte de lui une bonne histoire. Le duc de Sône le surprend, une nuit, au lit avec sa femme. L'abbé ordonne à la duchesse de faire semblant de dormir, et se met à lire tranquillement. Quand le duc paraît sur la porte, l'abbé, le doigt sur la bouche, lui fait signe de se taire, et lui dit tout bas qu'il a gagé de s'introduire dans le lit de la duchesse à une heure du matin, sans qu'elle s'en aperçût. «Mais est-il déjà une heure?» dit le mari; et pendant qu'il consulte la pendule, Voisenon se lève, s'habille et s'en va. L'anecdote est jolie; elle serait plus certaine s'il avait existé un duc et une duchesse de Sône au XVIIIe siècle. Du reste, la lecture semble avoir été, au lit, l'occupation favorite du maladif abbé; plus tard, quand il rencontra de tendres consolations près de la jolie Madame Favart, devenue une grosse et réjouie commère, le duc de Lauraguais prétend qu'on le trouvait le matin lisant son bréviaire entre les draps; Madame Favart, en cornette de nuit, répondait: *Amen*³⁷.

Ses Contes, ce qu'il a fait de plus agréable, en somme, et l'œuvre qui le reflète le mieux, ne sont, comme sa vie et ses amours, qu'une parodie et une gageure. La note tendre, émue ou passionnée n'est pas dans ses cordes; sa tête seule travaille, les sens absolument calmes, et il résout à chaque instant le problème en apparence insoluble d'écrire des contes libertins qui ne soient pas le moins du monde érotiques: ceux qui y chercheraient des impressions voluptueuses seraient bien déçus. Aussi ne faut-il pas placer ses légères esquisses, simples débauches d'esprit, à côté des toiles chaudement colorées

³⁶ *Contes de Voisenon*: Tant mieux pour elle; Le Sultan Misapouf; La Navette d'Amour. Paris, Liseux, 1879, pet. in-18.

³⁷ G. Desnoiresterres, *Épicuriens et Lettrés, XVIIe et XVIIIe siècles*. Paris, Charpentier, 1879.

de Crébillon fils ou de Diderot. Voisenon n'a pour lui que l'esprit, le style et l'imagination bouffonne; il conte vite et bien, plutôt en causeur qui veut éblouir, qu'en romancier qui voudrait intéresser; il s'enchevêtre dès les premières pages dans des inventions impossibles, et ne se tire d'affaire qu'en renchérissant sur ses propres extravagances.

La mode était de son temps aux Contes de fées et, à la fin du siècle, le libraire Panckoucke, qui en raffolait encore, ainsi que des Voyages imaginaires, a pu en réunir, dans les 37 volumes in-8o de son *Cabinet des Fées*, la plus étonnante collection. Ce genre aimable, auquel nous devons quelques gracieux chefs-d'œuvre de notre littérature, avait pris naissance aussitôt après la Révocation de l'Édit de Nantes: dans l'étouffant silence qui pesait sur toutes les plumes, alors qu'il était dangereux de penser, le mieux que l'on pouvait faire était de se passionner pour le Rameau d'or ou de courir après l'Oiseau bleu. La Maintenon encourageait cette littérature inoffensive, elle s'y intéressait au delà de tout, et le fuseau lui échappait des mains en écoutant *Peau d'Ane* ou *Riquet à la houppe*. Des gens sérieux disaient que les Contes de fées étaient l'histoire du cœur et l'école des rois. Ce goût enfantin survécut à ses causes, mais ceux qui s'y livraient, d'une imagination moins inépuisable que les Persans et les Arabes, ne tardèrent pas à tomber dans le galimatias et l'insipidité. On est vite à bout d'expédients, dans ce genre qui demande tant de ressources, tant de délicatesse, pour ne pas être ennuyeux, et Hamilton lui-même regrettait d'avoir donné une suite à ses *Quatre Facardins*:

... Je ne fus pas assez sage
Pour m'en tenir à ce fragment;
Je joignis un second étage,
Pour marquer les absurdités
De ces récits mal inventés...

Du temps de l'abbé de Voisenon, ce n'était plus un second ni même un troisième étage qu'on élevait: on surchargeait outre mesure de constructions parasites le frêle édifice. Voisenon résolut de le faire crouler en lui apportant sa pierre, le *Sultan Misapouf*; il se trompait: cette parodie des Contes de fées eut autant ou plus de succès que les vrais Contes, et l'abbé continua de s'exercer dans ce genre facétieux. Naturellement, ces bluettes n'étaient pas destinées à voir le jour; mais on sait l'histoire: dès qu'elles sont écrites, il se trouve toujours un secrétaire infidèle pour en prendre copie, et un coquin de libraire pour profiter de l'indiscrétion. Ainsi coururent sous le manteau le *Sultan Misapouf*, *Tant mieux pour elle* et la plupart des autres Contes de Voisenon, à la grande désolation de l'honnête Favart, qui se lamentait de voir affiché de la sorte «un homme respectable autant par ses mœurs que par son état.»

Aujourd'hui, la mode semble revenir à ces bagatelles du temps passé: on réédite avec luxe Boufflers, Caylus, Crébillon fils, Voisenon; Montcrif, Godard d'Aucourt, La Morlière et Fromaget auront leur tour. Mais il y a plus à laisser qu'à prendre dans ces jolis habilleurs de riens. Voisenon, en particulier, est très inégal; son *Histoire de la Félicité*, quoique courte, a des longueurs; *Zulmis et Zelmaïde*, *Il eut raison*, *Il eut tort*, *Ni trop ni trop peu*, sont insignifiants. Quand une bonne âme, Madame de Turpin de Crissé, crut devoir réunir ses Œuvres complètes (1781, 5 vol. in-8o), tout le monde s'aperçut que le sémillant abbé perdait plus qu'il ne gagnait, à être ainsi délayé en cinq tomes, et faisait la mine d'un papillon écrasé sous un in-folio. Tout récemment, M. Octave Uzanne a extrait de ce gros recueil tous les Contes de Voisenon³⁸. Nous nous en tiendrons, pour notre compte, à ses deux ouvrages les plus célèbres, ceux où il se piquait d'avoir mis tout son art et reculé l'extravagance au delà des limites ordinaires: le *Sultan Misapouf* et *Tant mieux pour elle*, en complétant le recueil par la *Navette d'amour*, blquette sentimentale qui donne une idée suffisante de son savoir-faire dans

³⁸ *Contes de l'abbé de Voisenon, avec une notice bio-bibliographique*, par Octave Uzanne. Paris, Quantin, 1878, pet. in-4o.

le genre gracieux. Voisenon a l'haleine courte, c'est un auteur de petit format; il a fait fortune sous le manteau: qu'on puisse le fourrer dans la poche.

Mai 1879.

X

LA NUIT ET LE MOMENT

PAR CRÉBILLON FILS³⁹

Les romans légers du XVIIIe siècle, non réimprimés depuis longtemps, si ce n'est peut-être en Belgique, et dont quelques-uns sont mis à l'index en France, par une pruderie exagérée, deviennent peu à peu assez rares pour n'être plus qu'entre les mains exclusives des bibliophiles. Leurs éditions anciennes, classées soit dans les cabinets des amateurs, qui les gardent avec un soin jaloux, soit dans les bibliothèques publiques, où l'on refuse généralement de les donner en lecture, se trouvent par le fait retirées de la circulation, et si tout le monde connaît, au moins de titre, les plus fameux, la connaissance se borne là. Un spirituel écrivain, qui met de la grâce dans l'érudition, et qui sait bien le prix du petit volume où il a consigné ses recherches sur cette partie de notre littérature, car il l'a maintes fois réimprimé sous toutes sortes de titres (*Bibliothèque galante*, 1855; *Galanteries du XVIIIe siècle*, 1862; *Amours du temps passé*, 1877), M. Charles Monselet, commence par déclarer qu'il ne parlera ni d'*Angola*, ni d'*Aline et Valmont*, ni du *Sultan Misapouf*, ni du *Hasard du coin du feu*, par la raison qu'ils sont connus de tout le monde, ou peuvent l'être. Est-ce si sûr que cela? Il nous semble, au contraire, qu'on en parle un peu par ouï-dire et qu'on les juge sur commune renommée. Des phrases toutes faites sur l'effronterie, l'immoralité, la corruption d'un siècle pervers, voilà ce qui se répète, sans conviction d'ailleurs, et rien que pour ne pas rompre en visière aux préjugés. Sommes-nous devenus si collets-montés depuis Rabelais et Brantôme?

Entre toutes les productions de Crébillon fils, *la Nuit et le Moment*, ce petit chef-d'œuvre d'une perfection achevée, a généralement trouvé grâce devant ces censeurs moroses ou prévenus, mais il n'en a pas été pour cela apprécié avec plus d'exactitude. «Dans un très-joli roman intitulé *la Nuit et le Moment*, Crébillon fils a raconté les joyeux passe-temps de la campagne.» Libre à l'imagination de bâtir sur ces trois lignes de Jules Janin tout ce qu'elle pourra rêver d'agréable dans le genre champêtre et bucolique: promenades sous les grands arbres du parc, tendres entretiens à l'ombre des cabinets de verdure, danses et dîners sur l'herbe, jeux d'escarpolette, feux d'artifice au bord de l'eau, etc.: elle en sera pour ses frais. Et cependant la courte et sèche indication du défunt prince des critiques, qui ne dit pas un mot de plus de ce livre charmant, n'est pas entièrement fantaisiste; la scène se passe dans un château des environs de Paris ou de Versailles: c'est là tout ce qu'il y a d'un peu champêtre dans l'action, qui montre pour décor, non les grands bois, mais les tentures d'une chambre à coucher; le bocage, avec ou sans mystère, est remplacé par les rideaux de l'alcôve.

Les grandes maisons du XVIIIe siècle avaient pris un instant la mode de donner ce qu'on appelait des journées de campagne, où elles offraient à leurs invités des divertissements exquis et de toutes sortes. Crébillon, aussi bien et mieux qu'un autre, aurait pu nous retracer une de ces journées; mais avec sa finesse ordinaire, il s'est contenté d'en raconter l'épilogue. La dernière fusée éteinte, la dernière coupe de Champagne vidée, quand chacun s'est mis en quête de son appartement, il semble que tout soit fini; au contraire, tout commence. Ces sortes de réunions servaient de prétexte à des rencontres, à des arrangements fortuits; l'imprévu était de la fête. Cidalise s'est enfermée chez elle, mais elle a oublié de pousser le verrou; l'a-t-elle vraiment oublié? Clitandre, en simple robe de chambre de taffetas, erre par les couloirs, trouve une porte qui s'ouvre toute seule et pénètre chez Madame sans se faire autrement annoncer. Est-ce bien là qu'il croyait entrer, et Madame l'attendait-elle, si toutefois elle attendait quelqu'un? Autant de points qui restent dans l'ombre; Crébillon fils est le peintre des demi-teintes et l'homme des sous-entendus: il laisse plus à deviner qu'il ne donne à voir. La conversation s'engage, légère et spirituelle d'abord, puis de plus en plus intime; on se rapproche,

³⁹ *La Nuit et le Moment*, par Crébillon fils. Paris, Liseux, 1879, pet. in-18.

on se fait des confidences. On se croyait invinciblement attaché de part et d'autre, et bientôt, à la manière dont Cidalise tout comme Clitandre parlent de leurs amours de la veille, ils s'aperçoivent que ce sont des amours déjà bien lointains, bien effacés, ils entrevoient qu'ils ne sont peut-être pas aussi indifférents l'un à l'autre qu'ils le supposaient. Crébillon fils est un maître en ce genre d'escrime amoureuse; les stratagèmes insidieux de l'attaque, les coquetteries de la défense, le trouble de la défaite, il nous a peint tout cela vingt fois, et toujours avec un art parfait, de nouvelles délicatesses de sentiment et de style. Ce sont des variations sur une seule corde, toujours la même, mais quelle corde! la fibre la plus déliée et la plus sensible du cœur humain.

Ce n'est pas d'ailleurs chose facile que de donner un intérêt croissant à un dialogue de ce genre, qui aurait au théâtre une durée de deux ou trois heures. En cela, Crébillon a plus d'une ressemblance avec Marivaux et semble souvent avoir voulu reprendre sous une autre forme, plus vive et d'une couleur plus chaude, le *Jeu de l'amour et du hasard* de son devancier. Tous deux sont du même monde et, à quelques années de distance, s'inspirent des mêmes modèles, raffinent les préciosités des mêmes salons. Mais l'auteur dramatique a, pour se soutenir, une intrigue qu'il emmêle et file jusqu'au dénouement, les allées et venues de la scène, les incidents qu'il lui plaît de créer: le romancier se sauve par la peinture des caractères et les descriptions. Crébillon fils, à la fois auteur dramatique et romancier dans ce petit livre, s'est volontairement privé des ressources de l'un et de l'autre. Une causerie qui parcourt tous les tons, qui commence par le badinage et finit par l'attendrissement, les progrès d'un sentiment, d'un caprice, d'une fantaisie que l'on voit naître et se développer, cela lui suffit pour éveiller la curiosité. Et que de jolies digressions, d'anecdotes lestement troussées, pour remplir les vides et amuser les entractes! Quoi, il fallait tant d'esprit, de ténacité, de persuasion et d'éloquence, des phrases si bien tournées, des compliments si adroits pour décider à l'indulgence une de ces femmes que l'on nous peint comme de fieffées impures! Le XVIIIe siècle est une époque calomniée.

«La vérité ne saurait être plus exacte,» dit Palissot, «que dans les romans de Crébillon fils, les caractères mieux tracés, les situations filées et graduées avec plus d'art. Ne l'accusons pas de la licence des mœurs qu'il a peintes, il pourrait dire à tout son siècle:

«Est-ce ma faute à moi, si ces mœurs sont les vôtres?»

»Le comte Hamilton est le seul écrivain à qui Crébillon ait été comparé. Si Hamilton a donné dans ses *Mémoires de Grammont* un modèle de plaisanterie exquise que personne n'est tenté d'imiter, ses contes, quoiqu'il en ait fait de très agréables, n'ont pas à ce qu'il nous semble la gaîté piquante, ni l'originalité des romans de Crébillon, ni surtout cette vérité de mœurs qui les fera vivre tant qu'on sera curieux de connaître les Français du XVIIIe siècle. La réputation de ces romans peut, à la vérité, décroître par le changement qui s'est déjà fait dans nos habitudes, mais il sera toujours vrai que Crébillon a été l'historien le plus fidèle des mœurs de son temps.» Ce jugement doit rester; Crébillon n'est pas seulement un écrivain délicat, c'est un observateur pénétrant et un peintre fidèle. Par la nature du cadre qu'il s'impose généralement, il ne peut s'appesantir sur aucun caractère, sur aucune situation; il faut qu'il aille vite, que les tableaux se succèdent, et chaque personnage n'a que le temps de dessiner en passant sa silhouette. Toutes sont justes et précises, elles ne paraissent qu'effleurées et sont étudiées à fond. Ses portraits ont cette vérité et cette variété infinie que rencontrent seulement ceux qui peignent sur le vif; aucune de ses femmes ne ressemble à l'autre, n'a le même ton, le même visage, la même langue, et toutes cependant sont des rouées et des coquettes; elles ne diffèrent que par des nuances pour ainsi dire insaisissables: ces nuances, il les a saisies et fixées. Bien peu d'écrivains du même genre ont si finement arrêté les contours de physionomies fugitives et donné ce cachet de réalité aux filles de leur imagination.

Juillet 1879.

XI LES NOUVELLES DE SACCHETTI⁴⁰

Les *Trecento Novelle* de Franco Sacchetti sont un des monuments de la littérature Italienne: comme style, de pur Toscan, elles font autorité et se classent parmi les *testi di lingua*; comme fond, elles ont l'inappréciable avantage d'être des tableaux de mœurs d'une vérité, d'une précision et d'une couleur on ne peut plus rares. Il y a lieu de s'étonner qu'elles soient restées manuscrites près de cinq siècles; presque contemporaines de Boccace, elles n'ont vu le jour que du temps de Voltaire. Les Italiens de la Renaissance les connaissaient pourtant à merveille; Strapparola, Bandello, le Lasca, Pogge surtout, en ont largement profité, mais l'idée de s'en faire l'éditeur n'est venue à personne de ceux qui les mettaient si bien à contribution. Peut-être était-ce par remords et pour ne pas dévoiler leurs larcins: croyons plutôt qu'ils les trouvaient d'un style trop rude, trop archaïque, et qu'ils préféraient de bonne foi à ces vieilleries leurs amplifications ou rajeunissements. Bottari les imprima le premier en 1724; Poggiali en donna une édition plus correcte et plus exacte (Livourne, sous la rubrique de Londres, 1795, 3 vol. in-8); à cette époque, le temps avait déjà produit dans l'œuvre de Sacchetti des ravages irréparables. Les copies en étaient encore nombreuses; il y en avait à Florence, à Rome, dans les bibliothèques publiques et dans les collections particulières; mais la plupart étaient de date récente, du XVIIe siècle ou de la fin du XVIe, et leurs auteurs ne semblaient avoir eu qu'une préoccupation: rajeunir le texte et lui enlever toute saveur, raccourcir ou délayer les Nouvelles, substituer leurs propres réflexions à celles de Sacchetti; ces copies ne pouvaient être d'aucune utilité. Un manuscrit ancien de la Bibliothèque Laurentienne, à Florence (on le croit du XVe siècle), servit de base aux travaux de Bottari, de Poggiali et de tous ceux qui vinrent après eux; malheureusement, il était mangé des vers, perdu d'humidité, des feuillets avaient été arrachés, le commencement et la fin manquaient. Le commencement fut retrouvé, cousu à une copie plus récente, dans la Bibliothèque Magliabecchi; la fin n'a jamais été découverte, et, même en rejoignant les deux parties, séparées l'une de l'autre, nous ne savons à quelle occasion, on ne réussit pas à combler toutes les lacunes. Dans l'état où elles sont actuellement, après cinq ou six éditions dont la meilleure est celle de M. Ottavio Gigli (Firenze, Le Monnier, 1868, 2 vol. grand in-18), les *Trois cents Nouvelles* se trouvent réduites à deux cent vingt-trois⁴¹.

Placé entre Boccace, qui le précède d'une vingtaine d'années, et Pogge, qui le suit à un demi-siècle de distance, Sacchetti tient à la fois de l'un et de l'autre; il refait à sa manière certains contes du *Décameron*, par exemple le *Diable en enfer*, comme pour montrer ce que l'on peut tenter, même après un chef-d'œuvre; et par courtoises représailles, Pogge traite à son tour en Latin, avec l'originalité qui lui est propre, un grand nombre de sujets tirés des *Trecento Novelle*. Mais Pogge a une préférence marquée pour les brèves anecdotes, les reparties spirituelles, surtout pour les contes gras; il vise au trait et va droit au mot de la fin en une page ou deux. Boccace, conteur éloquent et fleuri, Cicéronien d'éducation et de style, affectionne les récits longuement accidentés, les aventures épiques. Peu lui importent le lieu de la scène et le temps de l'action; il choisit dans l'histoire ancienne, aussi bien que parmi les événements contemporains, le fait qu'il juge propre à captiver l'intérêt, il l'idéalise

⁴⁰ *Nouvelles choisies de Franco Sacchetti*, bourgeois de Florence (XIVe siècle), traduites en Français pour la première fois par Alcide Bonneau. Paris, Liseux, 1879, pet. in-18.

⁴¹ Ginguéné en compte par erreur deux cent cinquante-huit (*Histoire littéraire d'Italie*, tome III); il a été trompé par le chiffre de la dernière Nouvelle, qui est bien en effet CCLVIII, mais les éditeurs Italiens ont avec raison conservé à chacune d'elles, comme nous l'avons fait nous-même pour notre Choix, le numéro qu'elle porterait dans le recueil complet. En réalité, outre les quarante-deux dernières, dont il ne subsiste pas trace, il en manque trente-cinq dans le corps de l'ouvrage, et une trentaine des deux cent vingt-trois qui restent ne sont que des fragments réduits parfois à quelques lignes.

et le transforme en une peinture générale des travers, des vices et des passions: chacune de ses Nouvelles est un poème, une tragédie, une comédie. Sacchetti a de moins hautes visées; tandis que son prestigieux rival rehausse de tout l'éclat de son imagination les aventures déjà empreintes d'un caractère exceptionnel, lui se borne à nous raconter la vie au jour le jour, le fait divers de la semaine, l'aventure bourgeoise qui a défrayé les commérages du quartier. Les personnages de Boccace, même les plus vulgaires, deviennent des types, comme ceux de Molière et de Shakespeare: ils représentent l'humanité; ceux de Sacchetti restent des individus. Mais si l'auteur des *Trecento Novelle* n'a pas les hautes facultés d'idéalisation de son rival, il possède d'autres qualités à peine inférieures, et, en concentrant sur un seul foyer la peinture des mœurs Italiennes à son époque, toute l'intensité de son observation, il a réussi à nous laisser des tableaux pleins de l'animation de tout ce qui est vrai et sincère; on y sent la vie. L'un de ses mérites, très sensible même aux étrangers (combien doit-il l'être plus aux Italiens!), consiste dans le naturel et la justesse de l'expression, empruntée toute vive à la langue populaire, dans un style fourmillant d'idiotismes Florentins. Il a quelque chose de notre Villon, qui, lui aussi, nous a conservé tant de vieux proverbes et de locutions Parisiennes: l'absence de toute recherche littéraire et, sous cette négligence apparente, la précision du trait, du détail caractéristique, l'art d'esquisser une physionomie, de donner le croquis d'une scène, d'une manière ineffaçable, en deux ou trois coups de crayon; il ne compose pas un récit, il vous met la chose même sous les yeux.

Mieux que personne, Sacchetti était en position de bien connaître tous ces menus faits de la vie journalière, qu'il a recueillis pour son amusement et pour le nôtre; il remplit dans la dernière moitié de sa vie la charge de Podestat, magistrature qui, outre ses attributions administratives et politiques, conférait un pouvoir presque arbitraire, et dont la juridiction singulièrement étendue allait des cas de simple police aux causes emportant la peine capitale: dans la même séance, le Podestat décidait d'une contestation à propos d'un panier d'œufs et envoyait un mauvais drôle à la potence. Sacchetti ne dut assurément pas être pour les petites villes de Bibbiena et de San-Miniato, où l'envoya successivement la République de Florence, ce qu'est Angelo, tyran de Padoue, dans le sombre drame de Victor Hugo: la griffe du tigre sur la brebis, l'homme devant qui les fenêtres se ferment, les passants s'esquivent, le dedans des maisons tremble; mais s'il n'entendait point, la nuit, des pas dans son mur, il est bien permis de croire que son esprit observateur et curieux pénétrait assez facilement les murs et les secrets des autres. De là, dans ses Nouvelles, tant de renseignements puisés aux meilleures sources sur les principales familles Italiennes et les personnages en vue de son temps; il aimait ses délicates fonctions, tout en se dépitant de ne pas les exercer sur un plus vaste théâtre, il se plaît à les rehausser, à rapporter de beaux procès, jugés soit par lui-même, soit par divers de ses collègues, et, au milieu de ses récits généralement plus plaisants que tragiques, il tient souvent en réserve quelque terrible histoire, propre à effrayer quiconque voudrait se moquer des Podestats, Prévôts, Capitaines-grands et autres gens de justice.

Par sa naissance autant que par ses aptitudes, Franco Sacchetti était destiné aux charges publiques. La famille des Sacchetti est citée avec celle des Pulci, par Machiavel, comme une des plus anciennes et des plus importantes du parti Guelfe, chassées de Florence lors d'un triomphe éphémère des Gibelins à l'approche de l'Empereur Frédéric II, réduites à se réfugier dans les forteresses du Val-d'Arno et dont l'exil faisait la sécurité des vainqueurs. Elles furent rappelées peu de temps après et depuis lors conservèrent presque toujours le pouvoir. Dante aussi en parle comme d'une des premières familles de Florence:

Grande fut jadis la colonne du Vair,
Les Sacchetti, Giuochi, Fifanti, Barucci,
Galli, et ceux qui rougissent à cause du Boisseau⁴²...

⁴² Grande fu già la colonna del Vaio, Sacchetti, Giuochi, Fifanti, Barucci E Galli, e quei ch'arrossan per lo Staiò... (Paradiso, XVI, 103-105.)

(Les Sacchetti appartenait sans doute à la corporation des pelletiers); Dante les cite parmi les vieux Florentins dont le nom se perd dans la nuit des temps:

... *Dirò degli alti Fiorentini,
Dei quai la fama nel tempo è nascosa...*

(*Paradiso*, XVI, 86-87.)

Pourtant une vieille haine existait entre les Sacchetti et les Alighieri. Dans l'*Enfer*, Dante rencontre un de ses parents, Geri del Bello, tué par un Sacchetti, et l'Ombre, lui rappelant que sa mort est restée jusqu'à présent sans vengeance, le menace fortement du doigt (*Inferno*, XIX, 25-27). Ces inimitiés, que le temps finit par éteindre, n'altèrent en rien le culte que voua plus tard Franco Sacchetti au grand poète Florentin; maints endroits de ses écrits témoignent de sa profonde admiration pour le chantre de la *Divine Comédie*, et l'une de ses Nouvelles (CXXI —*Le Tombeau du Dante*), renferme l'éloge le plus original, le plus audacieux qu'on puisse faire de son génie.

Il grandit et atteignit l'âge viril à l'une des périodes les plus troublées de l'histoire de Florence, celle où de terribles calamités vinrent se joindre aux luttes des partis qui divisaient continuellement cette turbulente République. Nobles et Plébéiens étaient arrivés à se faire la guerre, non plus pour obtenir, comme le remarque Machiavel, partage égal du pouvoir, mais pour s'annuler et se proscrire, dès que l'une des deux factions l'emportait. Le Duc d'Athènes, amené et soutenu par la faction des Nobles, venait d'être chassé, les Nobles tous tués ou proscrits. Le parti populaire, auquel appartenait les Sacchetti, dominait; la ville n'en était pas plus calme, déchirée entre diverses familles qui se disputaient les armes à la main les principales magistratures. Des bandes de condottieri, appelées les unes par le Pape, les autres par l'Empereur, erraient à travers l'Italie, pillant les campagnes, prenant d'assaut les petites villes, prêtes à se mettre au service de n'importe quelle cité ou de quel prince, et forçant tout le monde à se renfermer chez soi, à s'armer pour se défendre d'attaques imprévues. La peste vint apporter un surcroît de désolation et de terreur. Né en 1335, Sacchetti avait treize ans lorsque éclata cette terrible peste noire, décrite par Boccace sous de si sombres couleurs dans le prologue du *Décameron*, et qui lui laissa, à lui aussi, des souvenirs ineffaçables, car il en a également parlé dans la préface de ses Nouvelles⁴³. On a peu de détails sur la première partie de son existence; on sait seulement qu'il voyagea, pour apprendre le négoce; qu'il était en Slavonie, en 1353 à Gênes. Il s'adonnait en même temps à la poésie et dut à un certain nombre de Canzones, de Sonnets, de Madrigaux et de Ballades, qui le firent placer par ses contemporains immédiatement au-dessous de Pétrarque, son premier renom littéraire; très peu de ses vers ont été conservés et, quoiqu'ils soient fort estimables, ils ne légitiment pas tout à fait une si favorable appréciation.

Une de ses meilleures pièces est celle qu'il composa en 1375, à propos de la mort de Boccace; d'autres Canzones lui furent inspirés à diverses époques de sa vie par les événements auxquels il se trouva mêlé, et suivant l'usage du temps, par ses amours. Il dit avoir poursuivi de ses instances, pendant vingt-six ans, une dame dont le nom est resté ignoré, et qu'il accabla sans résultat de ses bouquets à Chloris. Sur la fin de sa vie, il s'en désolait encore et, contant dans l'une de ses Nouvelles (CXI —*Le paquet d'orties*), l'histoire d'un Religieux qui avait, en amour, des procédés un peu plus expéditifs, «un autre, et je suis de ceux-là,» dit-il avec quelque tristesse, «un autre aura beau adresser aux femmes mille madrigaux ou ballades, il n'en recevra pas un salut!» Il a en outre composé des *Sermons* dont nous dirons un mot; enfin on a quelques lettres Latines qui indiquent un esprit très-cultivé⁴⁴.

⁴³ Ce n'est qu'un fragment assez informe, ce qui nous a empêché de la traduire.

⁴⁴ Quelques-unes de ses poésies, entre autres douze Sonnets, des lettres, tant Italiennes que Latines, et les *Sermons évangéliques*, ont été recueillis par M. Ottavio Gigli et forment le premier volume des *Opere di Franco Sacchetti* (Florence, Le Monnier, 1857-1860, 3 vol. grand in-18).

Le point culminant de sa carrière politique fut la part qu'il prit, en 1376, à la ligue des États du nord et du centre de l'Italie contre l'Église, sous le Pontificat de Grégoire XI. L'Italie échappait au Pape qui, de son palais d'Avignon, prétendait la gouverner plus étroitement que jamais. Toutes les villes qu'il tenait sous sa domination se soulevaient; Bologne chassait ignominieusement son Légal, Rome même n'était pas sûre. Pour se consolider dans Faëenza, l'Évêque d'Ostie, un des plus grands scélérats de l'époque, au dire de Muratori, prit à sa solde l'Anglais John Hawkwood (le Giovanni Acuto ou Gian Acuto de Sacchetti et des chroniques Italiennes), qui guerroyait depuis longues années dans la Péninsule, à la tête de bandes indomptables. L'Anglais pénétra dans Faëenza, puis réclama au Légal la solde de ses hommes; c'était une comédie convenue d'avance. «Payez-vous sur les habitants,» répondit le Cardinal. Hawkwood commença par bannir onze mille citoyens, toute la population valide, puis, sûr de ne plus rencontrer de résistance, mit la ville à sac; toutes les femmes furent livrées aux soldats, trois cents massacrées. «Voilà quels chiens,» dit Muratori, »prenaient à leur service en Italie les ministres de l'Église!» Le cardinal de Genève, depuis Anti-Pape sous le nom de Clément VII, émerveillé des hauts faits d'Hawkwood, l'envoya contre Cesena, qu'il traita aussi cruellement, puis contre Florence, qui ferma ses portes. L'Anglais ne put que ravager les territoires environnants, détruire les moissons et menacer la ville d'une épouvantable famine. En gens avisés, les Florentins achetèrent Hawkwood, qui, recevant de grosses sommes pour les réduire et le double pour ne rien faire, resta tranquillement dans ses quartiers; plus tard, ils le prirent à leur solde et l'employèrent avec succès contre le Pape, circonstance à laquelle cet illustre bandit doit d'avoir à Florence un magnifique mausolée, surmonté de sa statue équestre, dans l'église de Santa-Croce.

Malheur à qui est sous toi, et ne se révolte,
Car c'est juste raison de se soustraire
A qui de sang humain veut se nourrir,

s'écrie Sacchetti dans une furieuse invective adressée à Grégoire XI; il y rappelle les massacres ordonnés par le Cardinal de Genève:

... Le sang innocent de Cesena
Répandu par tes loups avec tant de rage:
Femmes grosses, vieilles, mortes en monceaux,
Les membres coupés, saignant par toutes veines;
Filles violées aux cris de: Qui en veut, la prenne!
D'autres réfugiées en nouveau servage;
Aucunes, avec leurs enfants, pour comble d'horreur,
Frappées à mort sur l'autel des églises.
O terre changée par elles en lac de sang rouge!
O Pontife!..⁴⁵.

Mais il ne se contenta pas de faire des vers. Délégué comme ambassadeur de Florence près des seigneurs de la Romagne par le Conseil des Huit, magistrature dictatoriale créée en vue de la guerre, il se rendit à Bologne avec Matteo Velluti pour collègue, tandis que son frère, Giannozzo Sacchetti, était envoyé au même titre à Sienne et à Chiusi; il acquit à la ligue Bologne et quelques autres villes, puis fut dépêché à Milan, y conclut l'alliance entre Barnabò Visconti et la République Florentine, et pendant cinq années ne cessa de réchauffer le zèle des adhérents, de susciter à l'Église de nouveaux ennemis. C'est à cette date que se rapportent ses relations avec les principaux chefs ou capitaines de la ligue: Malatesta de Rimini, Gambacorta de Pise, les Manfredi de Faëenza, les Visconti, et surtout

⁴⁵ Canzone cité par M. Ottavio Gigli.

avec Ridolfo Varano de Camerino, qui eut le commandement en chef des forces alliées, et dont il rapporte tant de traits dans ses Nouvelles. Au retour de ses missions, en 1372, il fut surpris en mer par les Pisans et fait prisonnier; l'un de ses fils, qui l'accompagnait, Filippo, reçut une blessure grave pendant le combat. La République lui alloua soixante-dix florins d'or en dédommagement de ses pertes. Quelques années auparavant, il avait reçu de son pays une autre marque de faveur singulière. Son frère, Giannozzo, se trouva compromis dans une obscure intrigue et convaincu de trahison: il affectait de grands principes religieux, couchait sur la dure, ne portait que des haillons, et n'avait pas laissé cependant d'accepter, en même temps que Franco, les fonctions d'ambassadeur; mais secrètement il travaillait pour le Pape et s'était abouché, à Padoue, avec les chefs des réfugiés Guelfes, que leur attachement au parti de l'Église avait fait bannir de Florence. De concert avec eux, il essaya de décider Carlo de Durazzo à s'emparer de Florence en se rendant à Naples, où il allait, sur la prière du Pape, chasser la reine Jeanne. Surpris avec quelques-uns des conjurés à Marignolle et mis à la torture, Giannozzo avoua tout et fut condamné à mort; il eut la tête tranchée le 3 Octobre 1379. D'après une loi de Florence, nul des parents d'un condamné ne pouvait exercer de fonctions publiques: un décret de la Seigneurie, en date de 1380, releva expressément Franco Sacchetti de cette déchéance, manifestant ainsi la haute estime où le tenaient ses concitoyens. En 1383, Sacchetti fut élevé au Priorat; la date mérite d'être signalée: c'était au plus fort de la lutte entre Louis d'Anjou et Carlo de Durazzo, et la peste noire ayant fait de nouveau son apparition à Florence, les principaux habitants abandonnaient la ville, les magistrats désertaient leurs postes; il donna l'exemple du devoir. La même année, au sortir de sa charge, il entra au Conseil des Huit. Le reste de sa vie s'écoula dans des magistratures plus paisibles; on l'envoya successivement en qualité de Podestat à Bibbiena, à San-Miniato, puis à Portico (1398), avec le titre de Gouverneur de la province de Florence. Ses deux fils, Niccolo et Filippo Sacchetti, marchèrent sur ses traces; tous deux furent élevés au Priorat, comme leur père, et le second eut la charge de Gonfalonier de Justice en 1419.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.